



LE RÊVE DU CHASSEUR

GIBIER

DES BOIS — PLAINES — COTES — MONTAGNES DE FRANCE

OUVRAGE TIRÉ A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

EXEMPLAIRE N°84

BÉNÉDICT HENRY RÉVOIL



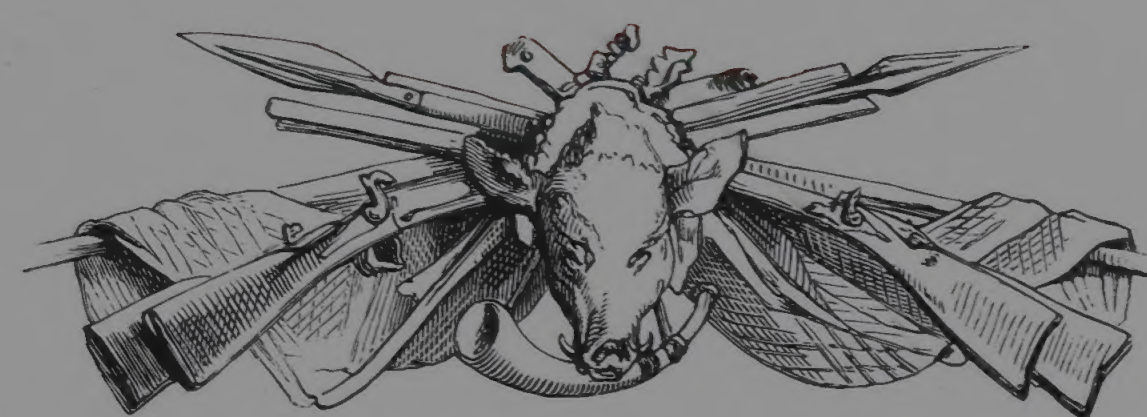
LE RÊVE DU CHASSEUR

GIBIER

des Bois — Plaines — Côtes — Montagnes de France

ORNÉ DE

VINGT LITHOGRAPHIES IMPRIMÉES EN DEUX TEINTES



PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1873

A SA MAJESTÉ
LE ROI VICTOR-EMMANUEL

HOMMAGE RESPECTUEUX

LE RÊVE DU CHASSEUR



La chasse, c'est le Rêve du chasseur, c'est la guerre que l'on fait aux animaux, aux oiseaux sauvages de toutes les espèces; mais pour nous, vrais chasseurs, ce n'est point un art de destruction et de carnage, il faut laisser cette façon de faire aux braconniers, la honte de nos bois.

La chasse — n'en déplaie aux sots — est une science dont le but est de détruire ou de diminuer les bêtes nuisibles; c'est aussi l'art de conserver d'autres animaux utiles, pour les chasser ensuite d'après certaines règles.

Nous avons la « Grande » et la « Petite chasse » : l'une, qui plaît aux sportsmen amis du cheval, a pour objet la poursuite du gros gibier; l'autre consiste à tuer avec plus ou moins d'adresse, à l'aide d'un fusil, des quadrupèdes ou des oiseaux courus par des chiens ou rabattus par des hommes à gages.

Une troisième sorte de chasse est celle que l'on pratique au moyen d'oiseaux de proie, chasse tombée en désuétude en Europe, et qui n'est plus mise en pratique, de nos jours, que par les Arabes, les Persans, les Hollandais et enfin par un de nos chasseurs émérites français — qui l'avait mise en renom il y a dix ans environ, — M. Werlé de Reims.

C'est un beau jour que celui où, munis d'un permis de chasse, la gibecière remplie de cartouches, le fusil d'une propreté sans pareille, nous nous levons dès l'aurore pour faire parler la poudre et prouver notre adresse aux amis qui nous accompagnent aux champs, ou dans les bois.

Un lièvre songeait dans sa « forme » : ma bonne chienne Chloé vient de l'apercevoir; elle se campe en arrêt; la bête part; elle est « boulée ». Plus loin, une nombreuse couvée de perdreaux trotte dans un guéret, précédée par le coq et suivie par la mère; elle pénètre dans une luzerne verdoyante; nous avançons; mon pointer marque, et tout à coup un crépitement se fait entendre : ce sont les oiseaux qui s'envolent. Le fusil détone; les oiseaux sont atteints : chacun a montré son adresse.

La journée entière est consacrée à cet exercice. Tout est oublié : la soif, la faim, la fatigue, et si le combat finit, c'est que la nuit arrive et que l'on vous attend à la ferme ou au château, devant le ragoût du paysan, ou le repas somptueux du riche suzerain.

Sous le chaume, aussi bien que sous les lambris dorés, on rit, on jase, on boit; tandis que dans le lointain les perdrix rappellent au milieu du sillon, le lièvre manqué rentre sous la feuillée, le faisan se perche dans les gaulis, et les chevreuils écoutent les bruits lointains, tout en broutant aux pousses des arbres.

La chasse proprement dite, celle qui est préférée de tout homme ayant besoin d'exercice, de

bon air et désireux de prouver son adresse, exige la compagnie d'un bon chien. Sans ce fidèle Achate, il n'est pas de vraie chasse. Un chien habile, intelligent et soumis, c'est une perle fort difficile à rencontrer, mais qui n'est point introuvable. A l'aide d'un pareil animal le « déduct de la chasse » est un des plus grands plaisirs qui soient au monde.

La chasse — ceci est indiscutable — n'est comprise que des initiés : elle reste mystérieuse pour les profanes. Ceux qui subissent cet entraînement éprouvent des joies inconnues qui se renouvellent sans cesse : aussi nulle passion ne jette de plus profondes racines dans le cœur humain. De l'aurore de la vie à son déclin, on en éprouve les atteintes. Pour le campagnard la chasse est un besoin; pour le citadin, c'est un délassement aux travaux intellectuels, aux soucis politiques et à toutes les préoccupations.

La chasse, c'est la santé.

La santé n'est-elle pas le rêve de l'homme?

Et d'ailleurs la chasse fait éprouver au corps et à l'esprit mille jouissances qu'il est bon de connaître : le sommeil, l'appétit, la gaieté.

A peu d'exceptions près, tout chasseur est un excellent homme. Il y a cependant des exceptions à toutes les règles, mais alors c'est que ces exceptions ont une cause : c'est ainsi que j'ai connu un excellent chasseur — c'était un gentilhomme — fort mauvais camarade; et un soi-disant trappeur de la Californie, plutôt ami de l'espionnage que chasseur émérite.

Le rêve d'un vrai chasseur, pour revenir à mon titre, c'est de trouver dans la plaine, au milieu du bois, tous les gibiers qui orneront le tournebroche ou la panoplie de son cabinet, animaux, oiseaux servant à sa nourriture, ou lui fournissant un tapis pour se chauffer les pieds, un « massacre » afin d'y suspendre son fusil.

Les admirables dessins qui vont passer sous les yeux de mes lecteurs rappelleront aux acheteurs de notre Album de chasse quelques douces joies de leurs excursions cynégétiques dans les champs, les bois et les montagnes.

Mon intention n'est pas, à l'exemple de ces écrivains verbeux qui, pour décrire un oiseau ou un animal, publieraient volontiers un volume, d'apprendre ici la chasse des types représentés sur les vingt planches de ce livre. Le plaisir des yeux doit suffire à ceux qui achèteront ce volume, l'illustration en dira bien plus que le texte et j'attirerai particulièrement l'attention sur le Roi de nos forêts, la Harde des chevreuils, une Couvée de Perdrix, les Combattants, le Trou de blaireaux, etc., chefs-d'œuvre de dessin et d'exécution lithographiques.

BÉNÉDICT HENRY RÉVOIL.

LE ROI DE NOS FORÊTS



SANS aller bien loin, à Rambouillet ou à Fontainebleau, par exemple, il est facile de se trouver face à face avec le plus bel animal des forêts de l'Europe. Sa forme élégante et légère, sa taille svelte et parfaitement prise, ses membres flexibles et nerveux, sa tête ornée d'un bois qui, après dix années de vie, atteint des proportions admirables, son œil plein de bonté, sa finesse d'ouïe, son flair sans pareil, tout concourt à faire du cerf une bête hors ligne.

Le cerf, parvenu à son entier accroissement, mesure de 6 à 7 pieds de longueur (1^m,95 à 2^m,27) et 4 pieds, quelquefois plus, de hauteur (1^m,30); on cite quelques-uns de ces animaux dont le poids en chair est de 250 à 350 kilos.

La taille et la couleur du poil du « Roi de nos forêts » varient suivant les lieux qu'il habite; c'est ainsi que les cerfs demeurant près des plaines riches en grains et en fourrages sont plus grands et plus gras que leurs congénères dont le cantonnement est sur des monts arides et pierreux. Ces derniers cependant sont plus agiles à la course et leur venaison préférée par les chasseurs gourmands. Quant à la nuance de la robe, elle est tantôt brune, tantôt rousse. Dans les Ardennes, en Bohême, on rencontre plusieurs de ces animaux dont les poils sont noirs sur le cou et qui se plaisent dans les lieux découverts, tandis qu'en général les cerfs préfèrent les halliers les plus épais.

Oui, le cerf est d'un naturel fort timide : la vue de l'homme l'effraye. Son bois et ses pieds de devant sont pour lui des armes défensives d'une grande force. S'il est facile de l'apprivoiser, il est quelquefois dangereux de l'avoir essayé et de se réjouir du succès. Sa brusquerie peut être fatale.

J'ai souvent entendu raconter que le cerf *pleurait* lorsqu'il était à la veille d'être pris par les chiens. C'est là une erreur. Ce sont les morsures des auxiliaires de la chasse qui le font crier de douleur, et ce cri a aussi pour cause le désespoir de ne pouvoir plus fuir.

Mais si le cerf ne pleure pas, il brame : c'est au moment du rut, lorsque ce noble animal se laisse entraîner à ses passions, qu'on l'entend pousser des cris terrifiants. Cette époque du « chant » commence en septembre et se termine au mois d'octobre. On voit alors passer devant soi un splendide dix cors émergeant d'un taillis, et appelant ses biches, ou allant en quête d'une horde effarouchée.

Un autre spectacle vraiment curieux est celui de deux vieux cerfs se disputant la possession d'une biche qui, se tenant à une certaine distance, attend patiemment que l'un ou l'autre soit vainqueur. Si les deux combattants sont de force égale, ils font voler la terre à coups de pied, bramant avec force, et, se jetant enfin en avant, s'attaquent à coups d'andouiller et se blessent souvent de façon à en mourir.

Cette bataille ne cesse que par la défaite ou la fuite d'un des cerfs, et quelques instants après la biche suit le vainqueur, à moins qu'un autre rival ne se présente pour la disputer à celui qui la croyait sienne.

Un matin, il y a quelques années, j'ai assisté à un combat de ce genre dans le bas Bréau, à Fontainebleau. Caché par une énorme roche, dont la cime était couverte de fougères, il me fut donné de contempler une scène que Landseer, Bodmer ou Bellecroix eussent rendue de main de maître.

La chasse du cerf est la plus belle pour ceux qui savent réellement monter à cheval.

Non-seulement c'est la chasse à courre la plus difficile, exigeant une connaissance complète de l'art de la vénerie, mais c'est encore la plus dangereuse, non point à cause de la bête que l'on poursuit, mais à cause des obstacles du *steeple-chase* que le chasseur doit surmonter.

Cette chasse a longtemps été le privilège exclusif des rois et de nos princes; mais depuis 89 « nous avons changé tout cela ». Tout vilain anobli par la savonnette de Plutus, tout favori de la fortune peut se donner ce plaisir-là sur les propriétés qu'il a achetées ou louées. Si ce dernier n'a point lui-même les connaissances nécessaires, indispensables à l'art de courre le cerf, il payera un veneur et des piqueurs et des valets de chiens, se pourvoiera d'une meute de chiens anglais les plus vites et les plus à la mode, et, au jour dit, lui et ses amis se lanceront en plein bois à la poursuite de la plus belle bête de nos forêts.

Le cerf est attaqué : on a donné les chiens de meute; tout court, tout s'anime; les trompes retentissent sous les voûtes verdoyantes de la forêt : le cerf passe la route, il disparaît, il opère un change; on le relève, et la chasse recommence.

L'ardeur se ranime, le dernier relais des chiens se présente, et l'on voit accourir de toutes parts les chiens courants ralliés dont les aboiements glapissent et forment un tapage que les plus indifférents n'entendraient pas de sang-froid.

J'ai vu, certain jour de l'an 1868, un superbe dix cors poursuivi de la sorte par la meute de gentilshommes de Sologne, dans le magnifique parc de Chambord. La bête que l'on avait courue depuis quatre heures se fit enfin battre dans la rivière du Cosson, en vue du vieux manoir dont les hautes tours formaient le fond du paysage. Ceci se passait au mois de novembre; le givre avait saupoudré les roseaux du ruisseau, les teintes les plus variées couvraient les branches des chênes, des charrues, des bouleaux et des ronces du marécage voisin. Mon ami Brown, qui peint si bien ce genre de chasse, eût admiré les habits bleus chamarrés de rouge de tous les veneurs montés sur des chevaux pur sang.

Le cerf tenait les « abois » au milieu du courant, et la meute le harcelait tant, que cela faisait... peine à voir.

Comme il ne faisait pas bon se mettre à l'eau, MM. de C... rappelèrent leurs « anglais », et le pauvre dix cors, croyant la voie libre devant lui, sortit de l'eau et s'en alla trébucher sur la rive; il avait pris froid, et ce fut chose facile que de lui « percer le flanc » à l'aide d'un couteau de chasse. Le soir, sur la pelouse qui s'étend le long du château, en face de l'église, on faisait la curée aux flambeaux.

C'était un tableau du genre de ceux que l'on n'oublie pas de toute sa vie.

J'ai tué deux cerfs à coups de fusil en France; mais, par contre, il m'est arrivé d'en occire plus de cent dans les forêts de l'Amérique du Nord. La chasse à tir du cerf n'est point ordinaire en Europe. Elle n'est pratiquée que pour la destruction des biches, souvent trop nombreuses dans les grandes contrées boisées, afin d'éviter la multiplication des cerfs et par conséquent les dégâts de ces animaux.

Quoi qu'on en dise, un cerf est un beau coup de fusil, et il n'est pas donné à tous les chasseurs de se donner le plaisir de faire feu sur le « Roi des forêts ».



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

LE ROI DE NOS FORÊTS.

LE GROS GIBIER AU CLAIR DE LUNE



u cœur de la France où le fauve devient plus rare de jour en jour, si bien qu'en certaines localités la vue d'un cerf est un événement aussi rare que celui d'un... lièvre aux environs de Marseille, l'affût de ce gros gibier passerait pour un coupable guet-apens de braconnier à qui rien n'est sacré. Cette méthode de chasse n'est point dans nos mœurs, et je me souviens que lorsqu'en 1834 je revenais de Chambord, apportant avec moi près de quatre cents kilos de venaison, je passais pour un gredin digne tout au plus de la hart, et cependant j'avais chassé avec l'autorisation spéciale du maître et de son intendant.

Telle est la loi morale des chasseurs de France, et je doute que s'il y avait plus de gros animaux dans nos bois, le meurtre d'un cerf passât jamais pour une vraie chasse.

Dans les Vosges, en Alsace, dans les Ardennes, c'est tout différent. Là où d'immenses futaies sont encore debout, les voûtes sombres recèlent des hardes nombreuses dans les profondeurs de leurs sombres retraites. L'un des passe-temps les plus chéris de nos compatriotes des frontières est d'abattre un bel animal au clair de lune. D'ailleurs, cette nuit passée à la belle étoile est une expédition qui présente ses émotions, ses jouissances, ses chances plus ou moins probables de succès; c'est un plaisir aussi naturel que celui de porter bas un animal forcé par une meute acharnée. *Trahit sua cuique voluptas.*

En Alsace, l'affût au cerf passe pour un noble passe-temps, et les auteurs cynégétiques ont consacré de nombreux chapitres à ce sport inconnu de nos chasseurs de Paris.

On sait que le cerf sort le soir de son fort pour aller « viander », soit dans des jeunes taillis, soit dans les champs qui avoisinent la forêt. Au point du jour, lorsque la nuit est faite, il revient au bois et s'y rembûche. Il est bon de rappeler ici que le gros gibier, dont la passion pour la solitude commence en janvier et février pour continuer en mars, avril, etc., oublie cette sauvegarde en novembre et décembre, et qu'on le voit à cette époque en hardes s'abritant, lors des grands froids, sur le versant de quelque coteau exposé au midi, contre les vents et les frimas.

Dans les pays où les chasseurs pratiquent l'affût au cerf, on emmène généralement avec soi un chien courant, destiné uniquement à suivre la trace de l'animal que son maître a blessé. Le chasseur va se placer sous le vent, à l'endroit qu'il a choisi, de façon à bien voir, sans être vu.

Le cerf a l'odorat très-fin et la moindre émanation suspecte suffit souvent pour l'écarter de sa route : c'est pour cela que la fumée du tabac passe pour une hérésie en matière de chasse. L'arrivée du cerf s'annonce toujours, même pendant la nuit, par le cri du geai, de la pie ou du merle, qui ne manquent jamais de trahir son passage; aussi le chasseur dont le cœur bat de crainte et d'espoir est encore prévenu, soit par l'éternement de l'animal, soit par le bruit des branches sèches qu'il casse en marchant et celui des arbres contre lesquels son bois froisse en route. Sitôt que le cerf est en vue, l'affûteur, le doigt sur la détente de son fusil, attend que la bête lui prête le flanc; il ajuste et fait feu. Au moment où la détonation se fait entendre, il observe si le plomb frappe et si l'animal a donné quelques signes d'avoir été touché, il examine l'endroit par lequel il fuit. Si la bête est tombée dès que la balle s'est échappée du fusil, il faut courir sur elle, surtout si, après avoir franchi quelque distance, elle s'arrête subitement pour observer son ennemi et fléchit; dans ce cas, on accourt et on lui plonge son couteau de chasse en pleine poitrine. Un cerf blessé peut devenir dangereux pour celui qui l'a tiré.

L'affût du gros gibier n'est pas après tout une chasse par trop destructive. Est-ce que les traques, les *houraillements*, les tirés à l'aide de panneaux et de toiles, expéditions solennelles qui ont leur raison d'être et où l'on tue souvent une centaine d'animaux; est-ce

que ces chasses-là sont des exemples à citer à celui qui est allé s'embusquer pour tuer un cerf?

Lorsqu'on est dans le voisinage d'une forêt bien peuplée, on se rend le soir dans le fourré, par un beau clair de lune, et, comme les animaux ont l'habitude de « viander » dans les petites clairières, ou bien de se mettre au « ressui » lorsque le bois trop mouillé ne leur présente pas un abri convenable, on est certain de ne pas rentrer bredouille au logis.

En se rendant à la place qu'il se propose d'atteindre, le chasseur doit ramper avec les plus grandes précautions, ne point passer sur des branches sèches qui craquent, éviter en un mot toute espèce de bruit. Quand il soupçonne, à certains indices qu'il rencontre sur sa route, qu'un cerf se trouve à peu de distance, il faut qu'il s'arrête de minute en minute pour écouter, observant de tous côtés, autour de lui, et s'il arrive au bord de quelque clairière, au lieu de s'y montrer tout à fait, il doit sortir seulement la tête hors du fourré en se masquant de son mieux derrière les buissons ou les arbres.

A moins que le chasseur n'ait envie du bois d'un dix cors pour orner sa panoplie de chasse, il préférera une troisième bête à tout autre animal. Ce jeune cerf d'ordinaire est doué d'une tendreté toute particulière, le goût de sa chair est plus fin et fera plus d'honneur sur sa table, en flattant le palais de ses convives. Le tout est de tomber sur une bête de bon aloi et de pouvoir... choisir.

Il est bon et honnête d'accuser ses fautes, et je dois à ma conscience timorée l'aveu d'une aventure de chasse à l'affût dans une forêt de l'État où j'avais permission de chasse.

Nous étions une compagnie de vrais camarades au château de L..., près de la forêt de Fontainebleau. Le maître du manoir avait beau nous prodiguer les rôtis les plus succulents, les plats plus variés, on était arrivé, tant l'intimité était grande, à lui reprocher l'uniformité de notre menu.

« Ah! si nous avions de la venaison! » répétait-on en chœur.

— Eh bien, allez la chercher vous-mêmes, répliqua M. L..., et ma cuisinière se charge du reste. »

Chacun promit de tuer son cerf sur la bordure de la forêt, moi seul j'avais gardé le silence, mais je m'étais dit *in petto* que je réussirais.

Le soir après dîner, laissant mes camarades se livrer à une bouillotte qui tenait du délire, je sortis en catimini, par une porte de derrière, en priant le domestique de dire, si on me demandait, que j'étais allé me coucher. L'excuse était plausible : nous avions chassé tout le jour. Une demi-heure après avoir quitté le château, je me trouvais porté à l'orifice d'un des palis qui bordent la forêt du côté de Chailly. Je savais par le rapport des paysans que les cerfs et les biches du bois venaient toutes les nuits ravager un champ de pommes de terre immense qui offrait à leur gourmandise tout l'attrait possible. Il ne me fallut pas trop longtemps pour choisir un affût. Il était dix heures du soir.

J'entendis sonner onze heures, la demie, puis *midnight*, comme disent les sorcières de Macbeth, mais je n'apercevais pas le moindre cerf. J'avais bien vu s'aventurer devant moi des lièvres, quelques lapins, dont j'aurais pu faire une assez jolie hécatombe, mais je voulais un cerf et pas autre gibier.

Vers une heure et demie, — j'allais m'en aller, — au moment où je baissais les yeux vers la terre, après avoir examiné un nuage qui obscurcissait dame Phœbé... une ombre passa devant moi : c'était un dix cors jeunelement suivi de deux biches.

J'épaulai mon fusil, je lâchai la détente, et la bête — noble bête — tomba pour ne plus se relever. C'était un vrai meurtre en matière de loi cynégétique, mais messieurs les chasseurs du château de L... purent se repaître de venaison à gorge que veux-tu... Je crois même qu'au bout de trois repas, ils me jetèrent la pierre. Cela devait arriver.

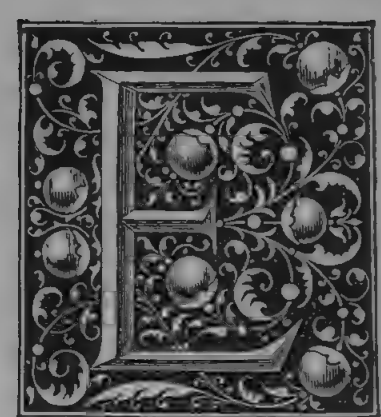


E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. RÖTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

LE GROS GIBIER AU CLAIR DE LUNE.

LA HARDE DE CHEVREUILS



XAMINEZ avec soin, mes chers confrères en saint Hubert, le charmant dessin que voici, et vous aurez une idée exacte de ce qu'est une harde de chevreuils broutant les jeunes pousses des arbres dans une de nos forêts giboyeuses.

Quels gracieux animaux ! Voyez ces têtes d'une proportion exquise, ces oreilles admirablement placées, quelque peu velues à l'intérieur, mais dont l'acoustique est extraordinaire, admirez ces cous allongés et renflés en dessous, ces corps d'une construction spéciale, ces jambes menues entourées d'un réseau de nerfs plus souples que l'acier, cette plaque blanche postérieure, surmontée d'un court pinceau, en guise de queue, et — pour les mâles de la harde — ces bois déliés et courts bien proportionnés à la grosseur de la tête.

Ce sont bien là des animaux de chasse, et, de toute la famille des ruminants, les meilleurs pour la broche, les plus exquis à manger, détail qui n'est pas à dédaigner.

Le chevreuil mâle c'est le *broquart* ; la femelle est une *chèvre* ou une *chevrette*, suivant son âge, et les jeunes sont connus sous la dénomination de *faons*.

D'où vient cette appellation de chevreuil donnée aux quadrupèdes dont notre dessinateur vous donne ci-contre une parfaite image ? Les gens simples, qui ne vont point chercher des étymologies dans les classifications par trop savantes, prétendent que les chevreuils ayant des mœurs, une taille et des allures identiques avec la chèvre de nos troupeaux, ont d'abord été nommés : « chèvres sauvages » puis « chevreuils » par déduction.

Ces animaux se plaisent particulièrement dans toutes les forêts de l'Europe, à la condition cependant que ces abris feuillus ne croissent point sous une zone trop chaude. Au lieu de se tenir au repos dans la profondeur du bois, ils préfèrent la lisière des taillis, non loin des terres arables. C'est seulement en hiver que les chevreuils se retirent dans les endroits les plus fourrés et par cette raison qu'ils trouvent là des ronces, des genêts, des bruyères et des chatons de coudrier dont ils font leur principale nourriture.

Lorsque vient le « renouveau » les chevreuils vivent dans les gaulis, et, le long des allées, s'enivrent en broyant sous leurs petites dents des bourgeons et des feuilles tendres. On a vu souvent ces gracieux animaux, trébuchant, la tête vacillante, s'approcher, sans se souvenir du danger, des habitations de l'homme et trouver la mort sans se défendre.

Ce que l'on appelle une harde de chevreuils, c'est la famille d'un broquart. Les cerfs, les daims plus particulièrement, vivent en troupeaux nombreux. On en voit en « hardes » de trois à cinq cents et plus quelquefois dans les parcs des souverains de l'Europe, mais les chevreuils vivent entre eux. On rencontre donc fort souvent à la fin d'août, avant que le fusil ait fait des victimes, de par la loi, un broquart, sa chevrette et trois faons ou chevillards au plus, et encore bien souvent ce troisième est-il un rejeton adopté, car la chevrette ne met bas que deux jeunes à la fois.

Les mœurs des chevreuils sont fort douces ; on ne les entend point crier — à l'exception du temps du rut, — à moins qu'ils ne soient inquiets et qu'ils ne redoutent un danger. Lorsqu'on les surprend dans un fourré — ce qui arrive rarement, tant la finesse de leur

ouïe est grande, — ils manifestent leur effroi par un sifflement de naseaux tout particulier.

Un chevreuil vit ordinairement de douze à quinze années. Il faut à ces animaux de l'air, du mouvement et par conséquent un grand espace ; aussi ceux que l'on élève dans un parc y vivent à peine six ou sept ans.

Rien n'est plus difficile — quoi qu'on en ait dit — que d'appriivoiser un chevreuil, et je ne connais pas d'exemple de ce genre à signaler. Le rut des chevreuils a lieu à la fin d'octobre et dure jusqu'à fin novembre, au plus tard. C'est l'époque annuelle de la fécondation qui, une fois faite, est suivie d'une gestation de cinq mois et demi. Les amours de ces animaux n'ont rien de commun avec ceux des cerfs, généralement irascibles, jaloux et furibonds. Au lieu de combats à outrance, de mugissements qui font retentir les échos des forêts, les chevreuils se tiennent fidèlement près de la chevrette dont ils ont fait leur compagne, prêts à repousser l'intrusion d'un « célibataire » trop audacieux, intrusion qui n'a lieu que lorsque les broquarts sont trop nombreux dans un canton.

Une fois unis — modèle bon à suivre — les deux époux ne se quittent qu'à la mort, et quand on leur donne la chasse, si l'un des deux est suivi de trop près par les chiens, l'autre se hâtera d'opérer un « change », afin de créer ainsi une « fausse voie. »

Cette fidélité a maintes fois excité l'ire des chasseurs, qui vouaient à tous les diables la compagne du broquart dont la venue avait mis la meute en défaut.

Un chevreuil qui n'a plus de chevrette trouve difficilement une compagne parmi les jeunes faons femelles. Celles-ci préfèrent s'accoupler avec un jeune mâle de leur âge, de la même portée, qu'elles connaissent, avec qui elles ont vécu et dont elles ne se sépareront plus.

C'est après la saison du rut que les broquarts mettent bas leurs bois, qu'ils refont pendant l'hiver. L'ornement de leur tête grossit au fur et à mesure qu'ils avancent en âge. La plupart des chevreuils ne portent jamais plus de six andouillers ; mieux encore, plus un de ces animaux est vieux, moins ses cornes repoussent, si bien qu'on prendrait quelques-uns d'entre ces vieillards pour de simples « daguets » ou « têtes bizarres. »

Le bois des chevreuils est blond ou brun, suivant le pelage de la bête. Il y a des animaux roux et des animaux bruns, mais ces deux nuances ne constituent pas deux espèces différentes. J'ai vanté la fidélité et la constante union du broquart et de sa « moitié », je veux aussi constater le sentiment affectueux et inaltérable de la mère pour sa progéniture. Il n'est pas un d'entre nous, mes confrères de chasse, qui n'ayons été témoins d'un ou plusieurs faits tendant à prouver qu'une chèvre se dévoue pour ses faons, soit quand les chiens la surprennent, soit lorsque les oiseaux de proie cherchent à immoler ces jolis petits êtres incapables de se défendre.

Un de nos maîtres écrivains, A. Toussenel, dit que « le chevreuil est le dernier honneur des forêts de la France — il pourrait dire de l'Europe. — Lui mort, ajoute-t-il, la vénerie n'aura plus à inscrire dans ses fastes que des prises de lièvres. » Il a raison. Prole gibier le plus succulent qui soit au monde.



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

LA HARDE DE CHEVREUILS.

LES DAIMS



UTREFOIS, avant la révolution de Juillet, les daims se trouvaient dans toutes les forêts de France, à peu d'exceptions près. A Marly particulièrement, on voyait courir de ci, de là, des hardes de ces animaux qui donnaient souvent envie de mal faire aux permissionnaires de chasse de la liste civile.

Dans la grande avenue du parc du Raincy, aujourd'hui transformée en une allée de villas bourgeoises, non loin de la maison du garde qui ouvrait les grilles aux maîtres et aux visiteurs, on voyait un troupeau immense de daims, auxquels madame Adélaïde tenait infiniment.

Ces pauvres animaux, qui vivaient paisibles sous l'œil vigilant des gardes, virent un jour arriver une foule de pillards et de bandits, qui, sans pitié, pareils à des cannibales, ivres d'alcool, se ruèrent sur eux, et, à coups de fusil, de bâton même, massacrèrent tout, depuis le plus beau daim jusqu'au dernier faon.

A Marly, ce fut de même : les braconniers politiques de cette époque funeste accomplirent des assassinats multipliés, si bien que tous les daims furent mangés et qu'il n'en resta pas même un pour être empaillé.

Sous le règne de S. M. Louis-Philippe, l'administration forestière, qui voulait faire une réalité de cette profession de foi : « un règne à bon marché », déclara que les daims dévoreraient toutes les forêts de la liste civile, et, sur cette simple dénonciation, leur proscription fut décrétée.

Dans les bois de Meudon, au buisson de Verrières, dans la forêt de Sénart, au milieu des taillis de Fontainebleau, dans cette admirable garenne d'Ermenonville, partout où une harde de daims existait, il fut décidé qu'elle disparaîtrait... et en effet elle disparut.

Sous l'Empire et sous la Restauration, il était d'usage de payer les dégâts de ces grands animaux aux propriétaires riverains : S. M. Charles X comptait pour 100,000 francs par an les exigences de son gibier; mais le roi Louis-Philippe, qui n'était pas chasseur et dont les fils — S. A. R. feu le duc d'Orléans excepté — tenaient la chasse en petit honneur, ne dit pas un mot pour défendre la race des daims. Cette mauvaise et quelque peu injuste réputation de « ravageurs » poursuivit les daims dans toute l'étendue de la France, si bien qu'on n'en compta bientôt plus que dans cinq ou six endroits, et, entre autres, chez madame Lehon (Eure) et chez les d'Osmont, à Pontchartrain (Seine-et-Oise).

J'excepte, bien entendu, le parc de Saint-Cloud, où, par mesure exceptionnelle, on avait épargné la harde qui demeurait parquée dans un endroit situé entre la grande avenue qui s'étend du bassin du château, à la hauteur du parc, en flèche sur Villeneuve-l'Étang, après le passage à niveau du chemin de fer et la Porte-Jaune.

C'est là qu'avant l'arrivée des Prussiens autour de Paris, muni d'un mandat spécial en date du 11 septembre 1871, qui m'instituait le « grand veneur de la République », au profit de l'alimentation de Paris, je fis à mon grand regret, mais par patriotisme, massacrer tous les animaux que mes amis, les gardes et moi nous pûmes atteindre, jusqu'à ce que l'arrivée des uhlans nous empêcha de continuer cette destruction. Du reste, MM. les Prussiens — je puis le dire — trouvèrent peu de gibier dans les parcs dits impériaux. Ceux que j'avais envoyé chasser, avec ma permission spéciale, avaient rempli leur commission avec autant de zèle que j'en aurais pu apporter moi-même. Si bien que quand nos ennemis pénétrèrent dans le parc de Saint-Cloud, il n'y avait plus que quelques faisans et... trois hères dont un faon. Ceci est de l'histoire.

Le daim, dans l'estime des chasseurs en particulier et des hommes en général, est au cerf ce que le cheval est à l'âne. Comme l'hallali d'une chasse au daim est dénué

d'émotion et toujours trop brusquement amené, on leur a toujours préféré les cerfs.

C'est particulièrement au moment du rut que le *Cervus dama* cherche querelle au *Cervus rufus* de nos forêts. Mais alors quelle lutte! Malheur à l'imprudent qui passerait sur la pelouse où deux antagonistes se disputent la possession d'une beauté qui les captive!

Les daims de l'espèce rouge sont plus sauvages que les autres à la saison du rut. Ils attaquent tout ce qui s'approche d'eux, hommes et animaux. On peut entendre d'une distance très-éloignée du lieu de l'action le bruit que produisent les andouillers qui se heurtent. Ces luttes se renouvellent jusqu'à ce que l'un des deux adversaires demeure ce que l'on appelle « le maître daim ».

La daine porte huit mois et quelques jours; elle met bas fin juin ou au commencement de juillet sur un lit de fougères, au milieu de la forêt. Après avoir allaité ses faons — elle a toujours un ou deux, rarement trois petits, — la daine s'éloigne et laisse sa famille seule, mais elle revient plusieurs fois dans la journée, jusqu'au moment où les faons peuvent se suffire à eux-mêmes.

Trois ou quatre jours après sa naissance, le faon bondit et court d'une manière surprenante, et un chien habile aurait de la difficulté à le devancer.

Les daims mâles mettent, comme les cerfs, un temps considérable — cinq ou six ans — pour avoir leur front orné de ces beaux bois qui font l'ornement des salles d'un château.

A six ans, les daims ont atteint la période de l'existence, et ils sont « dix-cors jeune-mment, » avec des andouillers plus ou moins bien formés. Dans le premier cas, on les désigne sous le nom de *bien semés*, dans le second sous celui de *mal semés*.

Les daims vivent au milieu des taillis d'arbres résineux, par préférence, et se nourrissent de glands, de châtaignes, de pommes sauvages et de pousses tendres des arbres. Tandis que la harde cherche sa nourriture, une sentinelle veille, qui les prévient du danger.

Le daim a le flair d'une extrême finesse; un daim bien portant vit d'ordinaire de dix-huit à vingt ans. La véritable patrie de ces animaux, c'est la Grèce, la Moldavie, le pays Levantin, l'Asie Mineure, la Perse et surtout la Chine.

Les daims de l'Allemagne sont bien plus gros que ceux de France et d'Angleterre. En Espagne, ces animaux sont de la taille de nos cerfs; leur poids varie en France de 125 à 150 kilos; en Allemagne, de 200, et en Espagne de 250 à 300.

En France, nos daims font deux toilettes par an. Dans la chaude saison, leur robe, dégarnie de poil, est de couleur gris-roux. Pendant l'hiver, le poil a repoussé et la couleur est plus foncée.

Il ne faut pas tirer les daims avant qu'ils aient atteint leurs six ans. Lorsqu'on veut tuer un de ces animaux, il faut user de beaucoup de précaution et d'adresse. A cet effet, on pratique des trous dans la muraille du parc, à de certaines distances, et on les attend à l'affût.

D'autres fois, on se place derrière un tronc d'arbre ou même sur l'arbre, à califourchon, afin de ne pas être découvert. On doit viser le daim à la tête ou au cou. Lorsqu'il est atteint, l'animal fait un bond considérable et retombe mort.

On emploie à la chasse du daim des chiens d'une race courante, d'origine anglaise, dont l'odorat est exquis, lesquels suivent sans relâche la piste de la même bête, quoique celle-ci ait passé plusieurs fois à travers la harde dont elle avait été séparée.

C'est en novembre que la chasse du daim est la meilleure et que leur chair est plus mangeable. Cette venaison ne doit être servie sur la table qu'après avoir macéré dans la marinade pendant trois semaines. D'aucuns l'enveloppent dans un linge et l'enfouissent dans la terre, où elle se conserve très-longtemps et devient d'une extrême tendreté.



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

LES DAIMS.

LE DIX-CORS EN FAMILLE



Un matin, il y a longtemps de cela, je me promenais à Franchart, en pleine forêt de Fontainebleau, lorsqu'au détour d'une roche j'aperçus sous mes yeux une harde composée d'un cerf, de six biches qui brouaient paisiblement, sans manifester la moindre crainte, les pousses des arbres verts et les lichens de la forêt. C'était à la fin de mai, avant la saison du rut ; il n'y avait rien à craindre des combats de ces animaux : je n'avais pas été vu, pas même senti ; aussi je profitai de l'occasion pour contempler et étudier les mœurs de cette famille intéressante. Après avoir pris leur repas matinal, cinq biches se couchèrent, tandis que la sixième et le dix-cors, debout, l'oreille aux aguets, semblaient examiner les environs et sonder l'horizon. Je m'étais aventuré dans l'un des sentiers tracés par Dénecourt, le sylvain de Fontainebleau, si bien que mes pas amortis par le sable du chemin n'avaient point produit le moindre bruit, le plus petit murmure.

Le cerf est sans contredit le plus bel animal de nos forêts, et celui que j'avais sous les yeux ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'élégance de formes, de la régularité de son bois et de son pelage luisant. Quant à la biche, elle était mignonne et son œil doux se plaisait à contempler ses autres compagnes, qui, après avoir *viandé*, se reposaient pour ruminer.

Quatre de ces intéressants élèves portaient encore la *livrée*, c'est-à-dire que leur robe était mouchetée comme celle des daims en bon état qui ornaient certains parcs de la France, avant que les Prussiens eussent passé par là.

Ce calme de la famille ne fut pas, hélas ! de bien longue durée : une voiture qui roulait sur le chemin, emportant une joyeuse cohorte de peintres se rendant à leurs travaux d'étude, vint déranger le tableau que j'avais la bonne chance de contempler à loisir.

Quelques secondes après, la vision s'était évanouie.

Le dix-cors était, sans contredit, un des plus beaux de la forêt. Il avait *rait* en partant, mais j'avais pu remarquer, eu égard au chevrotement de sa voix, qu'il était âgé et qu'on pouvait, sans risque de se tromper, le classer parmi les « nestors » des taillis de Fontainebleau.

Quant aux six femelles, c'était par le sentiment de la peur qu'elles avaient *rait* à leur tour ; leur voix était moins grave, mais plus plaintive.

La vie du cerf n'est pas aussi longue que certains auteurs l'ont affirmé : trente-cinq, quarante ans, la dent des chiens ou le plomb des chasseurs les ayant épargnés, tel est le cours de leur existence. A dix-huit mois le *hère* devient cerf : il lui pousse alors deux petites cornes droites, pointues, que l'on appelle « dagues » et qui lui font donner le nom de *daguet*. A trois ans il devient une *deuxième tête*, à quatre une *troisième tête*, et ainsi de suite jusqu'à six ans où il est parvenu à être un dix-cors jeunement. Au fur et à mesure que les bois tombent — ce qui a lieu tous les ans au printemps — la force des ornements de corne augmente ; le *merrain* se développe, les *andouillers* grossissent et le *refait* a acquis tout son développement quand vient la fin de juillet. A cette époque le cerf *a tout allongé* et l'on voit la peau qui a recouvert le *merrain* s'en aller peu à peu, par bandes, laissant à nu une corne, brunissant à mesure que l'animal se frotte aux branches qui teignent les bois, corne qui est ornée de grains vermiculés et dont les couteliers font grand usage.

Lorsque le cerf *a touché au bois* il éprouve naturellement une réaction. La substance qui a servi à la reproduction de la tête n'est pas épuisée : elle est au contraire alimentée par une nourriture plus succulente, car c'est à ce moment-là que tous les fruits de la terre sont en pleine maturité ; aussi l'animal entre-t-il en amour, grâce à

l'échauffement qui se porte vers les parties de la génération et lui impose des ardeurs prolifiques.

Le rut des cerfs commence dès septembre : en se promenant alors dans les forêts où ces beaux animaux sont encore protégés on entend alors *raier*, de jour et de nuit, et si l'occasion vous favorise, on peut voir passer, le nez à terre, un splendide dix-cors renaclant, furieux et courant de taillis en taillis, jusqu'à ce qu'il ait réussi à rencontrer des biches, qu'il soumettra par la force, à coups de corne, à son caprice amoureux. Ce sont d'ordinaire les plus vieilles qui se soumettent, et cela parce que les jeunes n'éprouvent que plus tard les velléités amoureuses.

Ce qui est vraiment très-curieux à voir c'est un combat de cerfs. Lorsque deux de ces animaux se rencontrent auprès de la même biche, ils combattent ensemble à qui la possédera.

Souvent, fort souvent même, le combat cesse par la fuite de l'un des deux adversaires, qui a reçu quelques mauvais coups et renonce à la partie. Tout aussitôt le vainqueur profite de son triomphe, à moins toutefois qu'un troisième cerf ne se présente pour disputer encore la « palme de la victoire » au premier vainqueur. Du reste, les plus vieux cerfs sont toujours les maîtres, parce qu'ils sont toujours les plus hardis et les plus vigoureux. D'ailleurs, les biches préfèrent les vieux cerfs, et cela s'explique sans commentaire.

Cette fureur dure environ trois semaines, et cela fort heureusement, car pendant cette période de folie, ces animaux mangent très-peu, ne se reposent presque jamais, et, nuit et jour, ne semblent penser qu'à une seule chose, à leur entraînement irrésistible. Par bonheur la chasse aux cerfs n'est point pratiquée en septembre, car s'il en était de ce gibier comme des autres, un cerf serait vite à bout de force et mis bas par les chiens après une courte dispute de terrain.

Les biches pleines restent ensemble — en harde — jusqu'à l'époque où elles doivent mettre bas, c'est-à-dire pendant huit mois et quelques jours. On les rencontre par hasard dans les endroits les plus retirés des taillis. Quand leur terme est arrivé elles donnent le jour à un faon, deux rarement, sur un lit de mousse ou de feuilles sèches, où pendant deux ou trois jours *le* ou *les* jeunes faons restent couchés, tandis que la mère veille sur eux, s'éloignant à peine pour aller brouter à quelques pas, tandis que ces gentils êtres dorment sur la litière forestière. Un peu plus tard on pourrait rencontrer ces intéressants élèves marchant soit en avant, soit derrière leur mère.

Mais le son du cor s'est fait entendre : la chasse passe par là. Tout aussitôt la biche cache son faon dans un taillis — en lui enjoignant sans doute de ne pas quitter sa retraite, — et la voilà qui, courageusement, s'offre comme point de mire à la vue des chasseurs qu'elle emmène à une très-grande distance de l'endroit où son faon attend son retour.

Et pendant ce temps-là qu'est devenu le dix-cors ? il s'est éloigné de sa progéniture, car je dois avouer, en fidèle historien, que, très-peu constant dans ses affections, il a d'abord quitté celle qu'il a rendue mère. En bon égoïste, notre animal défait, fatigué, amaigri, grâce aux excès qu'il a commis, ayant donc besoin de se remettre, se retire vers la lisière des forêts, à la portée des gagnages plantureux, des champs d'avoine, de pommes de terre, près des arbres fruitiers au pied desquels il ramasse les pommes, les poires, les prunes tombant sur le sol, et il demeure là jusqu'à ce qu'il soit complètement rétabli.

A cette époque de l'année les cerfs commettent de grands dégâts sur les récoltes des riverains. Mais aussi, comme les riverains sont plus ou moins braconniers, avec quel plaisir ils se livrent à la chasse à l'affût ! Pan ! et voilà de la venaison pour plusieurs semaines.

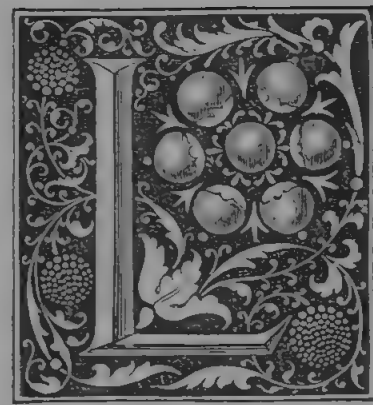


E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD ÉDITEUR, PARIS.

LE DIX CORS EN FAMILLE.

LES CHAMOIS



Le célèbre Tschudy, un Suisse qui a acquis une célébrité hors ligne à la chasse des montagnes, faisait ainsi le portrait d'un chasseur de chamois : « Une lutte perpétuelle contre le danger, la faim, le froid, la soif, les vents et les orages; la nécessité d'être constamment aux aguets; la lente et circonspecte préparation du résultat final; la promptitude avec laquelle il faut saisir le seul moment propice; l'examen combiné des traces, des formes du terrain et des conditions atmosphériques; l'étude minutieuse de la complexion, des goûts et des mœurs du chamois; le soin avec lequel il faut dissimuler la marche, dépister et surprendre ces bêtes craintives. Tous ces détails, disait-il, exercent une influence irrésistible sur l'esprit du montagnard. Aussi, ajoutait-il, le chasseur de chamois est-il presque toujours réservé, taciturne, résolu dans ses actes et ses paroles, d'un langage expressif et en même temps d'une patience, d'une modération, d'une sobriété, d'une résignation sans pareilles à toutes les privations, à tous les accidents inévitables. Il aime la solitude; il se suffit. Son intelligence sérieuse, la mûre expression de ses traits, son énergie morale et matérielle lui donnent un ascendant irrésistible, lui conquièrent le respect. On écoute avec déférence cet homme grave, monosyllabique dont les discours sont rares, mais toujours pleins de sens. »

Tel est le chasseur de chamois, et nous autres, qui faisons la guerre aux lièvres timides et aux perdrix, nous pour qui le bitume des boulevards n'est pas souvent assez uni, nous que les dangers courus par un couvreur ou un ramoneur font toujours trembler, nous ignorons, à moins d'avoir voulu y prendre part, les émotions d'une véritable chasse aux animaux des Alpes et des Pyrénées.

Tout audacieux qui se risque à la chasse aux chamois doit être indispensablement pourvu d'une constitution de fer pour supporter la transition du chaud au froid et *vice versa*, occasionnée par l'exercice et la nécessité immédiate du repos sur la neige ou la roche mouillée, pour résister aux atteintes de la faim et de la soif et toutes les privations possibles. Quelle force dans les muscles ne doit-il pas posséder pour se hisser de roc en roc, à travers les sentiers les plus ardues, courbé sous le poids d'une lourde carabine, de munitions, de provisions de bouche et quelquefois d'un chamois qu'il a occis au péril de ses jours !

Le flair des chamois est d'une finesse extrême, ils tressautent au moindre bruit, et ne perdent pas de vue l'horizon, aussi rien n'est plus difficile que de les approcher. Il est assez rare que les touristes aient la chance de voir des chamois dans leurs promenades alpestres, à moins que ce ne soit à de grandes distances, dans le Churfürsten, au-dessus du lac de Wallenstad. La cause de cette bonne aventure en est à la défense faite par le gouvernement, sous des peines sévères, de chasser dans les montagnes qui s'étendent entre le Speer et le Gouzen. C'est pour cela qu'on appelle ce pays les *Freiberge* (montagnes franches).

Le paysan des Alpes ne considère pas la chasse aux chamois comme une ressource, mais comme un noble exercice d'adresse, de force, de courage et un perpétuel défi à la mort.

Dès qu'un chasseur de chamois a découvert le gîte d'une harde de « pieds légers », il part, dans la nuit, profitant des heures silencieuses pour s'approcher le plus près possible des animaux à la poursuite desquels il s'est mis. Il va sans dire qu'il a toujours soin d'observer la direction du vent, dans la crainte que les chamois n'entendent le bruit de ses pas ou ne le flairent de loin. S'il parvient à surprendre la harde par derrière, couchée sous la garde d'une sentinelle postée sur la cime d'un roc, il s'approche en longeant quelque avine, ou en se glissant derrière un rocher, ou une éminence en masquant son corps et il attend patiemment le point du jour, l'œil toujours aux aguets et le doigt sur la détente de sa

carabine. Tout d'un coup les chamois se lèvent; il choisit sa victime et les échos des montagnes répercutent le bruit de la détonation. Si la bête a été bien ajustée elle fait un grand bond et retombe morte; mais il arrive souvent que le chamois décampe avec le reste de la troupe, c'est alors que commence une course au clocher — c'est le cas de l'appeler ainsi — qui enivre celui qui la fait et le conduit fort souvent à la mort.

Maintefois plusieurs chasseurs s'associent pour traquer les chamois avec ou sans chiens. De la première façon le chien mis sur la piste rabat le gibier sur les chasseurs; de la seconde ce sont des hommes qui servent de rabatteurs à d'autres personnes postées aux meilleurs passages. On s'est concerté d'avance, on a adopté un plan de campagne, mais bien souvent il est déjoué par les circonstances les plus insignifiantes.

Le chasseur de chamois le plus célèbre de toutes les Alpes est un montagnard du haut Valais, nommé Ignace Troger du village d'Eyscholl. On raconte dans le canton et ceux qui l'avoisinent des choses merveilleuses sur son compte : on a fait de lui une sorte de Robin-Hood, de Freyschütz dont tous les coups portent.

Le chamois des Alpes, l'isard des Pyrénées, sont, chacun le sait, des ruminants appartenant à l'espèce caprine dont la robe est de couleur fauve partagée par une raie noire qui règne le long de l'épine dorsale, depuis le derrière de la tête jusqu'à la queue. Claire en été, cette couleur devient très-sombre en hiver; c'est que le poil est et plus dru et plus serré. Les mâles et les femelles portent sur la tête deux cornes noires, légèrement ridées, d'une longueur de vingt à vingt-deux centimètres, couchées en arrière et recourbées, ayant la forme d'un hameçon, « sans entaille » bien entendu. Ces cornes sont seulement plus petites sur la tête des femelles. Les chamois ont le pied fourchu et les pinces fort longues, surtout celles des pieds de devant. Ses jambes hautes et bien dégagées, particulièrement celles de derrière, sont d'une élasticité sans pareille.

D'ordinaire les chamois vont par hardes de six, huit, vingt et quelquefois davantage : chaque troupe a son chef que les Suisses appellent *Vorgeiss*, ce qui veut dire « chamois précurseur » ou qui va devant les autres. C'est lui qui veille à la sécurité du troupeau.

La nourriture de ces animaux se compose des parties délicates des plantes, des fleurs mêmes, des bourgeons les plus tendres et d'herbes aromatiques, de mousses et de lichens pendant l'hiver. Ces plantes se pelotonnent quelquefois dans son estomac et y forment des balles rondes de la grosseur d'une grosse bille — sorte de Bezouards — dont on faisait autrefois usage en pharmacie.

Les chamois se rendent au gagnage vers la brune, comme leurs autres congénères, et quand vient le matin, ils se rembûchent dans les forêts, au milieu de rochers, ou sur la cime des glaciers, où ils se reposent toute la journée. Il faut que l'hiver soit bien rigoureux, la neige fort épaisse pour qu'ils se risquent à descendre vers les régions les plus tempérées. La saison du rut commence au mois d'octobre et dure jusqu'à fin novembre. Les femelles portent cinq ou six mois : c'est de la mi-avril à la mi-mai qu'elles mettent bas un seul, quelquefois, mais rarement deux petits. Celui-ci ou ceux-ci ne quittent leur mère qu'en septembre, à moins que la mort ne les sépare, causée soit par le plomb du chasseur, soit par la dent du loup ou la serre des vautours et des aigles.

L'espèce des chamois est dispersée sur de nombreuses cimes en Europe et même en Asie. On trouve ces animaux dans les montagnes du Dauphiné, du Piémont, de la Savoie, de la Suisse, du Tyrol, de la Carynthie, de l'Ukraine, de la Styrie, de Salzbourg et dans toute la chaîne des Pyrénées.

La viande de chamois est assez succulente, il s'agit seulement de savoir la mariner et faire cuire à point.



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

LES CHAMOIS.

UNE COMPAGNIE DE SANGLIERS



Le sanglier et le cochon domestique ne font qu'une seule et même espèce. Le premier est le porc libre, sauvage; le second est le sanglier réduit à la domesticité. Cuvier a classé les sangliers entre les hippopotames et les rhinocéros, non loin des éléphants. A mon avis, sous le rapport des mœurs, des habitudes et même par leur forme, tous les avantages sont du côté du sanglier, qui n'a été ni dégradé ni abâtardi par la servitude.

Si les sens du cochon, à l'exception de ceux de l'ouïe, sont assez obtus, si le toucher est peu sensible et si l'épaisse couche de graisse que recouvre sa chair ajoute encore à l'imperfection du tact; si ses formes et ses allures sont lourdes, par contre le sanglier, dans sa primitive indépendance, dans toute sa force, dans toute l'énergie de sa liberté native, se présente sous des traits intéressants. Il a le corps trapu, les oreilles droites, le poil noir et clair-semé, roide et dur; — c'est sans doute par antithèse qu'on appelle ce poil *des soies* — des défenses redoutables, — des boutoirs en un mot; il se complait au centre de nos forêts les plus humides, dans lesquelles il se choisit une retraite appelée *bauge* en terme de vénerie, et il ne sort de son *home* que lorsqu'il est attaqué par l'homme, ou le soir, pour aller dévaster les cultures du voisinage. C'est quand la nuit est venue que les sangliers vont chercher leur nourriture, et malheur à tout ce qui se rencontre sur leur passage! Grâce à la force de leurs boutoirs, ils fauchent tout, même les animaux en vie.

L'existence du sanglier est de vingt-cinq à trente ans. Il parvient, comme le cochon, à un poids de 200 kilogr. et plus encore. La robe *soyeuse* du sanglier est généralement d'un noir roux, mêlé de gris sous le ventre et vers les flancs; mais on rencontre dans quelques forêts des animaux tout noirs et même tout blancs, marqués de taches brunes et noires sur les flancs. Ces derniers sont le produit d'un croisement avec la race domestique; mais ces variétés sont aussi farouches que la race sauvage pure.

La femelle du sanglier, qu'on appelle *laie*, ne procrée qu'une fois par an. Sa portée est de quatre mois: il y a là une différence marquée avec la truie domestique, qui met bas deux fois l'an. Lorsque la laie est à la veille de *gésiner* (mettant au jour de deux à dix marcassins), elle se choisit un refuge où ni les hommes ni les animaux, quels qu'ils soient, ni le porc même, ne sauraient la trouver, elle et sa progéniture. Malheur à l'ennemi qui viendrait attaquer la mère et ses petits! la laie se défend avec un courage qui tient de la rage.

C'est pour cela qu'on peut citer la laie et sa famille comme un modèle de la vie domestique. D'ordinaire plusieurs laies se réunissent avec leur portée de deux ou trois ans et forment ce qu'on appelle des « compagnies », parmi lesquelles tout ce que l'instinct et le courage peuvent inspirer pour la défense mutuelle est mis en pratique, de manière à braver de puissants ennemis. Lorsque la compagnie est attaquée, les plus forts placent les plus jeunes et les faibles au centre, et tiennent tête au danger. Il est rare que les assaillants n'aient pas à se repentir de leur agression trop imprudente.

Les marcassins ont pris leur développement à l'âge de six ou sept ans. Plus ils avancent en âge — ceci s'entend pour les mâles, — plus ils perdent ce caractère de sociabilité que j'ai décrit dans les lignes précédentes. Les sangliers devenus de *ragots solitaires* se retirent dans les fourrés les plus inextricables, et, comme ils sont alors dans toute la force de leur âge, ayant une puissance de destruction sans pareille, ils deviennent des hôtes ravageurs des bois et des campagnes.

La chasse des sangliers est certainement, après celle des animaux féroces, le tigre, le lion, etc., etc., celle qui offre le plus de danger en Europe. Il faut, pour se livrer au plaisir

de cette poursuite, posséder une meute spéciale que l'on appelle *rautrait*. Les piqueurs et valets de chiens d'un équipage complet de sangliers doivent toujours porter sur eux des aiguilles et du fil ou de la soie, afin de panser et recoudre sur-le-champ les chiens qui sont *décousus*. Lorsqu'on est parvenu à débusquer un sanglier de sa bauge, et quand celui-ci a reconnu l'impossibilité de faire front et de tenir tête à ses agresseurs, il fuit, lentement d'abord, et malheur aux chiens qui le harcèlent de trop près! Leur affaire est faite: ils passeraient tous, les uns après les autres, sous le boutoir du solitaire, si les veneurs ne les retenaient pas. L'animal est-il atteint par une balle ou des chevrotines, il s'arrête afin de reconnaître la direction dans laquelle lui a été fait sa blessure, et, tout entier à sa vengeance, à sa rage, les yeux étincelants, soufflant comme l'ouragan, il se retourne, renversant et déchirant tout ce qu'il rencontre, afin de se précipiter plus vite sur celui qui l'a frappé. La seule ressource qui soit laissée à ce dernier est de grimper au plus tôt sur l'arbre le plus voisin, hors de la portée de son ennemi à quatre pattes.

On chasse également la compagnie de sangliers à traque, sans autres chiens qu'un ou deux limiers, avec lesquels les gardes traversent les « demeures » qu'ils jugent habitées par la race sauvage porcine. Les tireurs se sont portés dans les routes, vis-à-vis ou sur les côtes des traqueurs et des gardes, en ayant soin de se placer à bon vent, car un sanglier qui les éventerait, rétrograderait aussitôt et forcerait les chiens, les chasseurs et les gardes. Dans ces sortes de traques, les amateurs tireurs ne doivent tirer que lorsqu'ils voient bien le sanglier et qu'ils sont sûrs de ne pouvoir blesser personne. Les chasseurs les plus sages, j'ajouterais même ceux qui comptent sur leur adresse, ne tirent l'animal lancé que sur la route, au moment où il la franchit pour rentrer dans l'autre carré du bois.

La chair de certains sangliers, celle du marcassin et du jeune sanglier d'un an, est fine et délicate. Il n'en est pas de même de la viande du vieux solitaire, qui est dure, sèche, pesante et coriace. La hure seule est excellente. La graisse de sanglier s'emploie aux mêmes usages que celle du porc à l'engrais. La peau du sanglier est très-employée par les selliers. Quant aux soies, je n'apprendrai rien à mes lecteurs en leur disant qu'elles sont les meilleures pour la broserie.

J'ai parlé du danger de la chasse aux sangliers. J'en citerai comme exemple le récit d'un trait de courage perpétré par un chasseur émérite.

Nous chassions un jour dans la forêt de Chigny, en plein Luxembourg. Le prince P... B..., suivi d'un certain nombre de paysans, mit sur pied un vieux solitaire connu depuis longtemps par les gardes de la forêt. Avec la rapidité de coup d'œil d'un veneur de *primo cartello*, le prince lui décocha une balle à la tête. Malheureusement le lingot laboura simplement la hure, sans pénétrer. L'animal, fou de douleur, se retourna et s'élança avec rage sur un des suivants du prince P... B... et renversa cet homme, un vieillard, en cherchant à l'éventrer. Le prince, dont la carabine était déchargée, voyant le danger que courait le malheureux, ne pensant pas aux risques d'une lutte inégale, se jeta à corps perdu sur le terrible animal, le saisit par la tête et lutta avec lui, afin de l'entraîner loin du vieux traqueur. Les voilà tous deux, l'homme et la bête, roulant dans la boue. On entendit bientôt un grognement sourd: c'était le sanglier qui râlait, frappé au cœur par le poignard du prince P... B... Telle avait été la rapidité avec laquelle ce chasseur avait agi, que nul des assistants n'avait pu lui prêter main-forte.

Il va sans dire que l'on trinquait en pleine forêt à la santé de celui qui, au péril de sa vie, avait sauvé un malheureux père de famille.

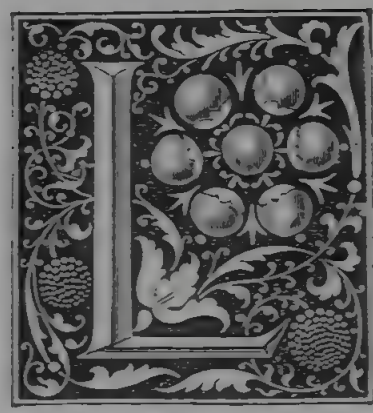


E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD ÉDITEUR, PARIS.

UNE COMPAGNIE DE SANGLIERS.

LE REPAS DE LA LOUTRE



La loutre, un carnassier piscivore, pour qui la chair du poisson d'eau douce est préférable au meilleur cuissot de chevreuil, au plus tendre levraut, à la perdrix exquise, ne se trouve plus en France que dans certaines contrées marécageuses, voisines de rivières ou de vastes nappes d'eau, aux bords plantés de vieux saules, d'oseraies et de haies de diverses essences d'arbustes. Cet animal, qui a deux façons de vivre, sur terre et dans l'eau, appartient à la famille des martres. Pendant une grande partie de l'année, tant que dure le jour, les loutres vivent retirées dans leurs retraites, choisies de façon qu'il leur soit possible de disparaître dans le liquide élément au moindre signe de danger.

Il m'est souvent arrivé, en chassant dans la Camargue et en longeant les *roubines* qui bordent le Valcarès, d'entendre un bruit violent — celui d'un être vivant qui se jette à l'eau; — les chiens aboyaient, couraient de ci, de là, sur la rive, barbotaient même, mais, bast! il n'y avait plus rien à faire : dame loutre — car indubitablement c'en était une — avait disparu dans le liquide élément.

La loutre est de la taille du blaireau, avec cette différence que ses pattes sont encore plus courtes. Sa tête est plate, son museau fort large, et de chaque côté des faces on voit de belles moustaches composées d'un pinceau de poils blancs et bruns. Le col est court, le corps très-allongé, et la queue, grosse à l'origine, se termine en pointe très-fine. La robe de cet amphibie est fournie de deux sortes de poils : l'un, très-soyeux, formant un rempart imperméable, de couleur grise; l'autre, dépassant en longueur, est un poil plus long, plus rude et de couleur noire.

La tête de la loutre est assez hideuse, ses yeux sont petits et son air très-gauche, stupide même; et pourtant quelle sagacité pour faire la guerre aux poissons, quelle intelligence, lorsqu'on parvient à la développer, pour que l'animal se rende utile au maître qui a fait son éducation.

J'ai vu ce miracle au logis de M. Furne, éditeur de la *Vie à la campagne*, qui nourrissait sa loutre avec de la viande de boucherie, tandis que celle-ci, en retour, allait chercher au fond de la Seine les plus beaux brochets, les carpes dodues et les anguilles « boas » qui se trouvent du pont de Valvins à Samois, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau. A chaque belle pièce, le maître offrait un morceau de viande à sa « pêcheuse », et de cette façon l'homme et la bête avaient chacun ce qu'ils avaient désiré.

En Chine, messieurs les magots, dont l'intelligence n'est pas à dédaigner, car elle a inventé... la poudre bien avant nous, messieurs les magots, au lieu de pêcher avec une ligne et des asticots, possèdent une ou plusieurs loutres, des cormorans même, qui, tout en leur donnant un plaisir très-grand, fournissent amplement à tous les besoins ichthyophages de la famille.

On aurait pu croire qu'au lieu de faire une guerre à outrance à l'espèce loutre, les Européens auraient au contraire ouvert un crédit au Jardin d'Acclimatation pour propager la race et utiliser des aptitudes aussi supérieures. Il n'en est rien. Autant de loutres vues, autant de tuées — si faire se peut — par les enragés chasseurs de tous les pays d'Europe.

La loutre non apprivoisée passe avec raison pour le loup dévorant d'une rivière ou d'un étang. Elle tue pour le plaisir de tuer : donc c'est un animal nuisible...

Ceux qui élèvent des lapins et s'en font 3,000 francs de rente ignorent qu'en Chine une loutre bien dressée se vend au prix de 1,000 francs; s'ils savaient cela, comme ils travailleraient de préférence à la propagation de ces animaux pêcheurs!

La loutre devient en chaleur pendant l'hiver et met bas au mois de mars trois ou quatre petits. C'est le moment de s'emparer de la progéniture, afin de procéder à son éducation. On allèche d'abord *le* ou *les* loutres, qu'on nourrit pendant quelques jours avec des poissons, puis arrive le lait, dans lequel on émiette du pain, et que l'on fait suivre par de la soupe, des légumes, des herbages et enfin de la viande.

Quand le quadrupède connaît bien son maître, il s'agit de lui apprendre à rapporter. On s'est pour cela procuré un poisson qu'on lui jette dans un bassin, et quand elle l'a repêché, il faut lui donner la tête pour récompense. Au fur et à mesure que l'éducation de la loutre se développe, on lui accorde une plus grande liberté, jusqu'à ce qu'enfin elle est libre et plonge *pro domo sua* dans la rivière et l'étang, revenant au coup de sifflet aussi vite que le ferait un chien bien dressé.

J'ai connu des chasseurs qui prétendaient avoir tué plus d'une loutre à l'aide de chiens courants, briquets ou bassets. Ils remontaient le courant d'un ruisseau ou d'une rivière, — sur les bords de laquelle ils avaient observé des traces de l'animal, — le matin, de très-bonne heure. Afin de ne pas rentrer bredouille au logis, ils avaient barré la rivière à l'aide de filets dans les mailles desquels la loutre se faisait prendre lorsqu'elle se jetait à l'eau.

Les statistiques de louveterie affirmaient il y a quelques années qu'il se tuait, bon an, mal an, près de quatre mille loutres en France pour le plus grand plaisir de messieurs les fourreurs. Je doute qu'à cette heure on tue la huitième partie de ces animaux.

Les habitudes de la loutre trahissent bien vite sa présence dans les lieux qu'elle a choisis pour résidence. En parcourant les berges d'une rivière, on parvient enfin à une place découverte, sur la berge du courant d'eau, où des débris d'arêtes et d'écailles de poisson décèlent la présence d'un de ces amphibies. C'est à proximité de cette place qu'il faudra se placer le soir, au déclin du jour, emportant avec soi une dose de patience sans pareille, avec un *fiasco* de xérès ou de porto, afin de tuer le temps et attendre le bon vouloir de l'amphibie. Fasse Dieu qu'un beau clair de lune éclaire le paysage, et alors vous assisterez au repas de la loutre.

Voici comment procède cet animal pour pourvoir à sa pitance habituelle.

Devant l'endroit où le couvert est mis d'habitude, on découvre une fosse profonde : Plouf! un bruit s'est fait entendre; la loutre s'est jetée à l'eau, et au même instant les habitants écaillés de la rivière cherchent un abri entre les pierres et les racines des arbres. C'est là que leur ennemi va les chercher et les happer hardiment. Une fois harponnés par les crocs de sa mâchoire formidable, la carpe ou le brochet sont enlevés au-dessus de l'eau et transportés sur la rive. Crac! crac! en deux coups de dents la tête est broyée, le poisson mis hors d'état de fuir et la loutre assouvit sa voracité. Elle absorbe généralement une nourriture considérable, eu égard à sa taille. J'ai déjà dit qu'elle gaspillait, en épicurienne qu'elle est : il lui faut, pour être satisfaite, les *sot-l'y-laisse* de tous les poissons, et cette gourmandise est assez coûteuse.

Quelque adroite que soit une loutre, il arrive qu'elle sort bredouille de l'eau où elle croyait trouver un bon repas. Elle ne jeûnera pas pour cela, et afin de ne point se coucher à jeun, on la verra se mettre à la poursuite des rats d'eau, de grenouilles, voire même de crapauds. Dans le voisinage des canardières, une loutre se charge de ramasser sur le marais tout le gibier démonté qu'un chasseur s'était promis de venir retrouver quand le soleil serait levé.

De quelque façon que ce soit, une loutre n'est jamais à jeun.

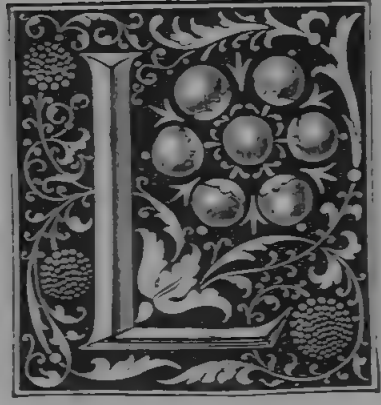


E. KRÜGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD ÉDITEUR, PARIS.

LE REPAS DE LA LOUTRE.

MAITRE RENARD



Le renard a toujours passé, avec juste raison, comme le plus fin et le plus rusé de tous les animaux. Il appartient à la famille des carnassiers, mais ce n'est point parmi les gloutons qu'il faut le placer : maître renard est un gourmet ; il lui faut les morceaux les plus délicats pour satisfaire ses appétits de quadrupède blasé. Le renard est moins lourd que le loup, et mieux encore il est infatigable. A l'exemple des cénobites du moyen âge, notre héros en finesse choisies se plaît dans un terrier creusé au bord d'un bois, dans un tronc d'arbre même ; mais toujours cette demeure souterraine est sise dans un lieu en pente, afin de ne point être exposée aux envahissements de l'eau, voire même à l'humidité. Le renard n'habite guère son terrier que pour y élever sa jeune famille et se dérober à un danger pressant. Dans toute autre circonstance, il passe sa journée à dormir dans un fourré à proximité de sa retraite. C'est seulement pendant la nuit que le rusé compère se met en route pour procéder à la chasse, au moyen de laquelle il pourra se nourrir, et on l'entend donner de la voix, ainsi que le ferait un chien courant. C'est aux lapins, aux perdreaux, aux jeunes faisandeaux, aux poules de basse-cour, qu'il fait la guerre ; mais, si par hasard sa chasse n'est pas fructueuse — et cela arrive fort souvent, — il mangera des fruits et particulièrement des raisins et des baies... par manière d'hygiène. Rien n'est plus rare que de voir un renard s'attaquer à des animaux morts, autrement que par ses soins particuliers. Cette répulsion tient à sa nature méfiante, car sous la peau ou l'enveloppe empenée d'un gibier mort, le madré redoute quelque piège tendu par la main des hommes.

Voilà le crépuscule ; c'est le moment que l'on est convenu d'appeler entre chien et loup, et maître renard sort de sa tanière pour se mettre en quête : il parcourt les lieux boisés, les fossés abrités par les haies, les remises qui s'élèvent au milieu des champs cultivés, la lisière des grandes forêts, dans le but de surprendre la perdrix sur ses œufs, les perdreaux sous les ailes maternelles, le levraut gîté, le lapin qui broute et les oisillons perchés sur les branches basses. Quelquefois notre renard s'égare sur les lèvres boueuses d'un marécage, à travers les roseaux, cherchant à surprendre les échassiers courant sur les joncs, les halbrans dont l'aile n'a pas encore la vigueur nécessaire ; enfin, de même que faute de grives on mange des merles, de même à défaut de gibier aquatique, le quadrupède se rejette sur les grenouilles et les rats.

Mais quel est ce « cocorico » ? C'est une poule qui glousse, un coq qui se réveille dans une ferme voisine : ces cris ont réveillé les appétits du renard ; il s'achemine avec précaution du côté des habitations du village, fait à plusieurs reprises le tour des murailles, se cachant à la moindre alerte, reparaisant dès que le calme est revenu, jusqu'à ce que sa chasse soit faite, et le renard réussit toujours grâce à sa patience.

Mais voici le jour, il ne fait pas bon pour maître renard de se promener en vue du garde et des chiens de chasse ; aussi se hâte-t-il de regagner sa demeure habituelle.

La plupart du temps le renard chasse avec un de ses camarades : l'un va rabattre le gibier et l'autre l'attend au passage, embusqué sur la lisière du bois, à l'angle d'un chemin, immobile, l'œil au guet. Vous voyez le tableau d'ici, n'est-ce pas, ami lecteur. Le renard remplissant l'office de rabatteur guette et lance le gibier ; on l'entend glapir et donner des coups de gueule, huit à dix par minute. Poussé par le chasseur, la bête poursuivie prend enfin le sentier à l'extrémité duquel l'autre renard s'est embusqué pour l'attendre : vous devinez le reste ; son compagnon de chasse accourt et tous les deux s'attablent à l'ombre d'un épais fourré, mangeant à leur faim, pour aller boire à leur soif au premier ruisseau venu.

Le renard est l'ennemi le plus redoutable d'une propriété bien pourvue de faisans, de perdrix, de cailles, de lièvres et de lapins : aussi n'est-il pas épargné par le plomb de nos

gardes et le nôtre au besoin, quoi qu'en disent nos voisins d'outre-Manche, qui nous traitent de barbares au sujet de maître *fox*. Mettre à bas un renard n'est pas du reste chose facile ; aussi les chasseurs éprouvent-ils une grande joie et une vanité bien compréhensible quand ils ont débarrassé leur bois ou leur taillis d'un « charbonnier » ravageur.

Le renard à bout de ressources finit par se jeter — si le plomb lui en laisse le temps — dans un terrier qu'il a creusé lui-même et dont il connaît les méandres. Malheur à lui dans ce cas ! Il est entré ; il est mort, à moins que ce terrier n'ait deux issues, et voici pourquoi : si l'orifice est assez grand pour que les bassets pénètrent dans ses boyaux, il pourra se sauver par la seconde entrée, et si la fumée devient par trop asphyxiante, il lui sera loisible de tenter la fuite. Les terriers de renard sont d'ordinaire placés et creusés dans des roches friables que les convulsions de la nature ont fait fendre, ou ont mordillées. Sous cette voûte, à l'abri des ennemis auxiliaires de l'homme, les renards n'ont qu'une seule occupation : dormir et dormir encore, en digérant. Quand l'heure de sortir est arrivée, ils s'avancent avec la plus grande précaution, appuyant à peine les pattes sur le sol, de crainte d'être pris par le ressort d'un piège.

Le rusé compère est-il pincé, malgré toute sa circonspection, par l'une ou l'autre de ses pattes, il n'hésitera pas à sacrifier la partie, afin de sauver le tout : oh ! la bête ne se rend pas ainsi du premier coup. Est-elle enfumée, elle se tapit dans le boyau le plus bas, le museau entre les pattes ; est-elle assiégée par les chiens, elle leur fera tête et ses dents produiront des blessures cruelles ; enfin est-elle prise, elle mordra encore, toujours, toujours, jusqu'à ce qu'on lui ait donné ce qu'on appelle « le coup du lapin ». Mais le renard meurt stoïquement sans se plaindre, sans pousser un cri.

En somme, c'est un fort joli animal que maître renard : son museau pointu, son pelage tirant du roux au marron. Sa queue touffue, ornée d'un pinceau blanc ou noir à l'extrémité, tout contribue à faire de cette « vermine » un drôle bon à prendre et à pendre.

Aussi farouche que rusé, le renard ne s'apprivoise jamais : c'est en vain que pris jeune, sous les tétines de sa mère, on cherche à dompter son caractère sauvage. C'est un... « peau rouge » sur qui la civilisation n'a pas de prise.

En fait de sagacité, on pourrait citer à l'infini des traits dont La Fontaine aurait pu tirer autant de fables ingénieuses. J'inscris celui-ci comme modèle du genre : un renard fut pris, certain jour, par un garde de mes amis, à l'aide d'un piège à lièvre. Lorsque le conservateur de la chasse de H... arriva sur l'emplacement où il avait tendu son engin, il trouva maître renard fort penaud et, ne voulant point perdre un coup de poudre et de plomb, il se contenta de l'assommer à coups de talon de botte. Le renard gisait inerte sur le sol ; mon garde, le croyant mort, se disposait à l'attacher par les pattes et à l'emporter ; mais, tandis qu'il cherchait une corde dans son sac, le renard ressuscita tout d'un coup et d'un bond disparut dans les bois. Il avait fait le mort, et cette ruse lui avait sauvé la vie.

Une autre histoire aussi fantastique, comme feu d'artifice de la fin : dans le midi de la France, au château de S... où j'habitais quand j'étais jeune, j'avais remarqué près d'un énorme rocher, au sommet duquel s'envolaient les pigeons de la tour féodale, des débris de plumes qui attestaient de fréquents massacres. Je me rendis à l'affût un beau matin avant le jour, et du haut du rocher qu'est-ce que je vis : un renard qui s'étendit sur le dos, les pattes en l'air, immobile, l'œil fermé : on l'eût cru mort. Quatre pigeons survinrent ; l'un d'eux, je ne sais comment, se hasarda à venir becqueter la patte du renard ; mais, preste, celui-ci d'un coup abattit l'oiseau de Vénus. Un coup de feu l'étendit alors par terre au milieu de son repas.

Je n'ai jamais compris ce qui avait attiré le pigeon à la portée du gourmand quadrupède.



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

MAITRE RENARD.

LE TROU DES BLAIREAUX



qui donc le blaireau a-t-il jamais porté préjudice? me disait un de nos maîtres en fait de chasse, et nous eûmes ensemble une longue controverse au sujet de cet animal, que lui prétendait être inoffensif, ne demandant qu'un seul privilège, celui de dormir, tandis que moi, j'affirmais que tous les blaireaux étaient la terreur des agriculteurs, attaquant leurs récoltes, mangeant leur raisin, etc., etc., et qu'ils étaient honnis par les chasseurs, parce qu'ils détruisaient les rabouillères de lapins, les nichées de perdreaux, dévoraient les levrauts, etc.

A ces excellentes raisons, mon adversaire en controverse déclarait que les blaireaux n'avaient jamais fait le moindre mal aux vignes, et que du temps des Gaulois, quand l'arbre de Noé était encore à l'état de mythe dans ce pays qui est devenu la France, on ne portait point au « taisson » une haine implacable comme cela se pratique de nos jours.

Et mon camarade ajoutait que le sybaritisme de l'homme civilisé, ayant besoin du poil de blaireau pour créer des brosses, des pinceaux avec ce poil nuancé d'une souplesse sans pareille, avait inspiré aux chasseurs la nécessité de détruire beaucoup de blaireaux.

Voilà qui est convenu, c'est pour remplacer la main du Figaro qui vous passe du savon sur les joues que la chasse aux blaireaux a été inventée. Histoire de savonnettes, parce que l'homme ne porte généralement plus sa barbe longue, mode qui avait repris le dessus, pendant le siège des Prussiens de 1870-1871, durant le règne infâme de la Commune, mais qui, depuis le rétablissement de l'ordre, est revenue à l'usage de la savonnette et du rasoir... fort heureusement.

Au sujet de blaireau, je citerai l'opinion de mon illustre confrère Toussenel : il dit dans son ouvrage *l'Esprit des Bêtes* : « C'est un pillard acharné de maïs et de raisin, qui « se lève fort tard et se couche de grand matin, et qui englutit en quelques heures, en raie son de son omnivorence et de l'ampleur prodigieuse de ses intestins, une masse incroyable « d'aliments... » Les poches du voleur à la tire pris en flagrant délit, un premier jour d'exposition, et le carnet de l'agent de change qui rentre de la Bourse après avoir acheté des « actions de toutes couleurs, peuvent seuls donner une idée de la panse du blaireau, au « retour d'une expédition nocturne. »

Le blaireau goulé est, au demeurant, un quadrupède d'une extrême paresse qui vit dans les bois, près des terres cultivées et se creuse une demeure souterraine. Ce méchant animal à pattes courtes et à large abdomen, qui prélève des dépouilles opimes sur la noble industrie du vigneron et du laboureur, ouvre et foule la terre avec plus de facilité que le renard, et ne sort que la nuit du manoir qu'il s'est creusé, y rentrant au plus vite dès qu'il redoute le moindre danger.

Malheur à lui si les chiens d'une meute le rencontrent quand il est en excursion hors de sa tanière! la « courtreur » de ses jambes l'empêche de courir, et en quatre bonds des vaillants « hunters » maître blaireau est forcé. Ce ne sera cependant pas sans se défendre avec courage que le blaireau se laissera prendre et mettre à mort. Il a de bonnes dents, des griffes aiguës, et, couché sur le dos, il protège sa vie avec toute l'énergie du désespoir, faisant aux chiens de profondes blessures.

C'est chose bien différente si la bête a regagné son trou, car au fur et à mesure qu'il recule, il bouche le boyau souterrain devant lui, jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans la partie la plus reculée et d'où rien ne peut le tirer du mauvais pas dans lequel il se trouve. C'est alors que le chasseur pratique une ouverture en manière de puits et qu'il s'empare du blaireau avec des « pincettes », autrement dit des tenailles fabriquées à cet usage.

Quand rien n'a troublé les pérégrinations nocturnes du Blaireau, il rentre à l'aube, sans s'oublier dehors comme cela arrive souvent à maître renard; mais l'homme, qui est,

après tout, le plus rusé des animaux — quand il est intelligent — trouve souvent la demeure de l'animal et s'arrange de manière à lui fermer la retraite. A l'heure solennelle de minuit, il se rend à l'endroit où il va tendre ses embûches, ferme hermétiquement chaque orifice, avec des bourrées de genêts, de bruyères, ou mieux encore, quand il a cela sous la main, des épines, et attend — cette opération terminée — la rentrée de la bête puante qui, ne se doutant pas de la mystification qui lui est préparée, revient à petits pas du gagnage.

Ah! les portes sont closes! Que faire alors? forcer la consigne? c'est impossible. S'en aller aussitôt chercher un autre fort? en plein jour, mauvais moyen; il serait surpris et ne pourrait fuir. Il se jette donc au milieu d'un fourré et s'y blottit en attendant que l'ombre obscurcisse de nouveau la terre.

Mais, hélas! sa retraite n'est point longue à découvrir, grâce à l'odeur forte qu'il secrète, et qui est bien plus nauséabonde que celle du renard. Tout aussitôt l'hallali commence. Mais quel hallali! une bataille à laquelle renoncent souvent les chiens qui perdent les uns une patte, les autres un morceau de la lèvre, cette chienne une tétine, celle-ci une partie de la queue.

Le mieux, c'est d'avoir des bouledogues expressément dressés à ce genre de chasse, qui en dix minutes, un quart d'heure au plus, réussiront à porter bas l'animal.

Je me rappelle avoir assisté dans le parc du château de Chambord, en 1867, à la prise d'un blaireau qui se laissait creuser depuis dix-sept heures. MM. de L..., grands amateurs de vénerie, se livraient au double plaisir de courre le cerf pendant la journée et de détruire des « taissos » pendant la nuit.

Une de ces bêtes puantes avait été acculée dans son terrier par les gardes du domaine royal, qui s'étaient empressés de procéder à un siège dans toutes les formes; il leur fallut même creuser des parallèles, des tranchées et même faire jouer la mine. Le soir, après souper, MM. de L... et moi nous allâmes visiter les travailleurs, et, à la lueur d'une lanterne, nous vîmes accrocher avec des tenailles un énorme blaireau qui criait comme si on l'avait saigné, ce qui du reste ne tarda pas à arriver. D'un coup de son couteau de chasse, M. de L... aîné lui transperça la poitrine. La bête était énorme, elle pesait deux cents et sa peau bien tannée a dû faire une superbe descente de lit.

Les jeunes blaireaux sont facilement apprivoisés, tandis que les vieux meurent dans l'impénitence finale de la sauvagerie. La mère « taissonne » a pour ses petits une tendresse sans pareille qui va jusqu'à déterrer, à leur intention, des nids de guêpes et de mouches à miel dont elle enlève la provision sucrée. On en a surpris également enlevant d'innocents lapereaux, douce friandise pour ses jeunes élèves. Les lézards, les sauterelles, les serpents, les œufs de toutes espèces d'oiseaux, rien n'est à dédaigner pour cette gloutonne et ces gloutons qui sont contents à la seule condition de remplir leur bedaine.

La chair du blaireau n'est point absolument mauvaise au goût, mais on lui préfère généralement celle..... du chevreuil, quand on a le choix.

Le blaireau se trouve dans les climats tempérés de l'Europe, c'est-à-dire en France, en Allemagne, en Italie, en Pologne, en Suisse, en Angleterre, en Turquie et dans les provinces danubiennes; il vit assez longtemps, et devient aveugle, maladie attribuée à l'humidité du trou dans lequel il passe toute sa vie. Quelques naturalistes affirment que lorsque l'un de ces quadrupèdes a perdu la vue, d'autres lui portent à manger.

En Belgique, le « taisson » pris vivant sert à des combats publics contre des chiens. Cette lutte se livre dans une arène, et le jour, l'heure de cette petite fête sont affichés sur les murailles et dans les annonces des journaux. Les Belges sont aussi friands de ces spectacles que les Espagnols des combats de taureaux.



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD ÉDITEUR, PARIS.

LE TROU DES BLAIREAUX.

LES LIÈVRES SUR LA NEIGE



C'EST du plus loin qu'il m'en souvient. J'étais bien jeune : dix printemps à peine couronnaient mon front, j'habitais la Provence, mon pays natal, avec ma famille dans un manoir-ferme bâti au pied de l'une des chaînes des Alpines, entre Aureille et Saint-Remy, dans le département des Bouches-du-Rhône. A l'ouverture de la chasse, mes oncles, forçant la main à mon père, m'avaient emmené avec eux à la poursuite des perdreaux rouges qui pullulaient dans les ajoncs et les genêts dont nos montagnes étaient boisées. J'avais pris plaisir à ces « déduicts », si bien qu'un beau matin ma bonne grand'mère me fit présent d'un fusil à un coup, fusil à piston, fabrique de Saint-Étienne, si l'on veut, mais n'importe ! l'arme était bonne, j'appris bien vite à m'en servir et, avant que la Toussaint fût venue, j'avais prouvé mon adresse et garni maintefois le tournebroche d'un couple de perdreaux, d'un lapin, voire même d'un lièvre. Ah ! c'était le bon temps ! il y avait des lièvres à cette époque-là dans les Bouches-du-Rhône !

L'hiver arriva ! un hiver rude et qui mit le deuil dans bien des familles, car le thermomètre descendit si bas, cette année-là, que les oliviers et les vignes gelèrent. J'étais trop jeune pour comprendre les appréhensions de mes grands parents en voyant les pièces d'eau se geler et la neige couvrir le sol. La neige ! mais c'était la promesse de mille plaisirs inconnus en Provence, car la neige y tombe rarement. Glissades, boules à pétrir, capture de petits oiseaux aux pièges, chasse aux canards, etc. Je ne me sentais pas d'aise.

Certain matin — la neige était tombée drue pendant toute la nuit et couvrait la terre de cinq ou six centimètres d'étoiles blanches — certain matin, dis-je, prenant mon fusil, je suivis le garde « Chio », qui présidait aux jouissances cynégétiques du château paternel, et nous nous avançâmes sur un monticule couvert d'arbustes, garenne privilégiée où l'on trouvait, sans trop se fatiguer, des lièvres et des lapins. Nous avançons sans parler, Chio et moi, observant la croûte blanche, car ce brave garde m'avait prévenu qu'il y avait toutes chances pour que nous trouvassions un lièvre au gîte et il m'avait promis de me faire voir quelque chose de très-drôle.

Tout à coup Chio s'arrêta et me fit signe d'avancer près de lui, sans trop me montrer. En quelques secondes j'arrivai à ses côtés. « Là, me dit-il, en me montrant du doigt une touffe à peine relevée de quelques centimètres de celles qui nous entouraient. — Je ne vois rien ! — Allons donc ! et la fumée qui se dégage du gîte..., regardez donc bien. — J'y suis ! — Tirez ! — Non ! ce serait un meurtre. — Bah ! tirez donc ; à la tête ! — J'aime mieux essayer au déboulé.

Le pauvre lièvre — *lepus semi animus mortis in solatio* — n'avait pas perdu un seul de mes gestes, une seule de mes paroles, si bien que, lorsque je le mis en joue, il s'élança hors de sa forme : je tirai et... le lièvre s'égailla. C'était une très-belle bête, je l'avoue ; Chio eût pu le « rattraper », mais, par un fait inexplicable, son fusil à deux coups n'était point armé, si bien que n'étant pas « prêt à la réplique », il ne répliqua pas.

Depuis cette aventure, j'ai eu mainte occasion de voir courir des lièvres sur la neige, en Europe et même en Amérique, mais je n'ai jamais eu, je l'avoue, autant de plaisir qu'à la première vue du vieux bouquin des Alpines.

Le lièvre d'Europe a généralement le corps bien râblé, la queue courte, rousse dessus, blanche dessous, les pattes postérieures plus longues que celles de devant, de telle sorte qu'il tressaute plutôt qu'il ne marche. Le pelage est d'un gris plus ou moins brun suivant la différence des contrées et même des cantons. Les lièvres de montagne sont généralement plus noirs que ceux des plaines et leur chair est bien préférable. La tête est ronde,

dégagée, courte, d'une suffisante grosseur ; les oreilles sont longues et larges, car la nature a eu soin d'armer toutes les créatures timides et sans défense d'oreilles de longue taille, afin que la finesse de leur ouïe pût les avertir de l'approche d'un ennemi et leur donner le temps de fuir. Le cou du lièvre est allongé, mince et flexible ; l'os de l'épaule est pourtant large en proportion de la poitrine, de telle sorte qu'il peut prendre plus d'haleine qu'aucun animal de même grosseur. Ses yeux sont bruns et vifs, quoique sans hardiesse ; mais il regarde rarement devant lui. Les membres du lièvre favorisent sa vitesse, il ne marche pas, il saute. Les oreilles dirigent sa course lorsqu'il est poursuivi : par l'une le cri du chien est distinctement perçu ; avec l'autre il obtient une voile à l'aide de laquelle il dirige sa course.

Le lièvre est donc conformé pour courir vite et très-vite ; mais jamais, à moins d'être pressé, il n'use de toutes ses forces. Prudent par ruse, il emploie les bonds à l'aide desquels il dépiste les chiens à travers toutes sortes de terrains, bois, bruyères, prairies et terre à blé, enclos et jachères. Il est plutôt vaincu par la vieille expérience des piqueurs que par la rapidité de la course.

La chasse du lièvre est un exercice charmant. Voyez les chiens déployer une grande ardeur, fouiller tous les coins et recoins du taillis, de la pièce de sainfoin ou du talus d'un vaste fossé ; ils « sonnent » à pleine gorge réveillant les échos endormis et charment les oreilles des chasseurs. Lorsque le lièvre, qui a pris les devants, entend les démarches des chiens, il s'éloigne à regret de son gîte, a recours à mille ruses, fait cent détours pour un, revient sur ses pas, court le long des haies, et bat en retraite, retournant maintes fois au gîte d'où il a été lancé. J'en ai vu courir jusqu'à l'extrémité d'un sillon, faire volte-face et revenir au lancé par le sillon mitoyen. C'est alors qu'il se *ruse*. Quelquefois le lièvre a recours à un autre expédient : il se dirige de toute la vitesse de ses quatre pattes vers quelque chemin battu, et ses pas, croisés avec ceux des passants, deviennent fort difficiles à reconnaître, si bien que les chiens sont mis en défaut, surtout si la route est caillouteuse. J'en ai vu se glisser au milieu d'un troupeau de moutons. Il en est qui pénètrent dans des étables, des cabanes inhabitées, des terriers de lapins, voire même de renards. Peu leur importe, pourvu qu'ils soient à l'abri du danger. Tout vrai chasseur, quand il a affaire à un lièvre, doit se méfier, car celui qu'il poursuit est le plus rusé des animaux.

La chaire du lièvre, bien préparée, dit Pline, porte au sommeil ; elle procure une beauté nouvelle au bout d'une semaine ; elle est en un mot un remède contre cette terrible infirmité appelée : laideur. Le lièvre était sacré chez les anciens Bretons. Pauvre lièvre ! Nuit et jour, l'infortuné doit se tenir sur ses gardes ; tant que la lumière éclaire la terre, il reste tapi dans son gîte, simple trou à peine creusé dans le sol sur le bord d'un champ, sur les lisières d'un bois ; dès que la nuit est venue, maître *lepus* se rend au gagnage, souvent bien loin du canton qu'il a choisi. Ceux qui ont ces habitudes-là échappent très-souvent au plomb du chasseur.

Par malheur, les lièvres font de très-grands ravages dans les récoltes, particulièrement dans le blé en herbe, et le propriétaire doit souvent payer d'énormes indemnités à son fermier, par cause du dommage occasionné.

Autrefois, avant la loi de 1844 sur la chasse, on employait à courir le lièvre deux ou trois lévriers qui donnaient à leur maître et à ses amis un spectacle enchanteur ; mais de nos jours, ce n'est plus que dans certains parcs entourés de murs, dans les plaines désertes de la Crau, au milieu des paluds de la Camargue et chez nos voisins d'outre-Manche que la chasse aux lièvres à l'aide de lévriers est pratiquée.



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

LES LIÈVRES SUR LA NEIGE.

UNE COUVÉE DE PERDRIX



'EST en juillet. Le mois finit : août commencera demain. Le long d'un sentier, au milieu d'un champ de blé mûr que la faucille ne tardera pas à abattre, sous les coquelicots pourprés, entre les bleuets aux étoiles d'azur, s'avance toute la couvée, protégée par la mère. Ils sont dix en vue, mais le mâle est sans doute à quelques pas de là, picorant avec les plus fortes têtes de sa progéniture, ceux qui ont plus besoin de ses « avis » que des soins de la gentille couveuse à qui ils doivent leur éclosion et leur « début » dans le monde... cynégétique.

La scène se passe vers quatre heures après midi. Toute cette jeune famille, après avoir fui les rayons brûlants du soleil sous les épis mûrs, s'est enfin relevée avec l'intention de subvenir à son repas du soir. D'ailleurs, le moment est propice pour cela : les fourmis errent autour de leurs nids, roulant leurs œufs qu'elles vont profondément enfouir sous la couche de menues brindilles dont elles ont recouvert l'entonnoir qu'elles ont creusé ; les papillons voltigent, et gare à eux s'ils se trouvent à la portée du bec des jeunes perdreaux, ils seront croqués bel et bien, sans pitié pour la nacre de leurs ailes et les brillantes couleurs qui les saupoudrent.

Dans un mois, ces gentils oiseaux tomberont sous le plomb de mes confrères, sous le mien, peut-être.

Les perdrix grises se trouvent partout en Europe, mais seulement dans les climats tempérés. Il leur faut, pour qu'elles se plaisent, des champs d'une vaste étendue, au milieu desquels s'élèvent de ci, de là, des bosquets, des buissons, des haies d'aubépine et des remises au centre desquels elles trouveront un refuge si on les poursuit. Les vignobles sur la bordure desquels l'agriculteur pratique une grande culture sont encore propices à l'élève des perdrix.

Où elles sont nées, elles restent, sans s'éloigner autrement ; car si on les pourchasse elles font un tour à droite ou à gauche et reviennent bien vite à leur canton habituel. Dans l'hiver seulement, les perdrix se rapprochent des aires de blé, des villages même, près desquels elles trouvent leur vie plus facilement qu'au milieu des champs d'où la récolte a été enlevée.

La perdrix se pose rarement sur un arbre ; mais à l'encontre de certains naturalistes, j'affirme que j'en ai fait partir du milieu des branches d'un peuplier où elles avaient ruse, après avoir été pourchassées par un chien trop rapide.

Dès l'aube, la couvée de perdrix suit la mère et le père aux champs et se régale, à l'occasion, de toutes les graines qu'elle rencontre, de tous les vers et insectes qui errent sur son passage. Du lieu où elles ont passé la nuit, les perdrix se sont envolées, — c'est toujours ainsi que cela se passe, — afin de se dégourdir un peu.

L'après-midi, c'est la même façon d'agir, et le souper continue toujours en marchant, jusqu'à ce que l'on ait découvert le gîte sous lequel on passera les heures terribles de la nuit.

J'ai dit les heures terribles de la nuit, car ce sont les heures choisies par tous les ennemis qui en veulent, — par gloutonnerie, — je n'ose dire gourmandise, — à ces succulents oiseaux. Renards, belettes, fouines, putois, rats même, tous sont ligués contre les perdrix, et le jour la mère doit veiller à l'approche imprévue, à l'aérolithe emplumé qui s'appelle tantôt faucon, émérillon, buse, etc., etc., et qui fond à l'improviste sur les petits êtres sans défense.

Les perdrix vivent en famille jusqu'à la fin de février, voire même les premiers jours de mars, suivant les variations de la température. Quand cette époque arrive, celles qui ont

survécu aux poursuites du chasseur homme et des chasseurs bêtes et oiseaux, se divisent par couples et restent unis jusqu'à ce que la mort vienne les séparer ; car si, par une chance particulière, le plomb les épargne de septembre à mars et qu'elles aient également évité les dents ou les becs des animaux et des oiseaux de proie, elles s'accouplent toujours ensemble pour recommencer à peupler les champs.

Dès que la *pariade* s'est faite, la femelle construit son nid, dont la texture se compose d'un peu de brins de paille ou d'herbes grossièrement arrangés. Ce berceau est placé d'ordinaire sous un plant de blé, au bord d'une prairie, ou au milieu d'un petit buisson, près de la plaine.

La ponte que font les perdrix varie de douze à vingt et vingt-deux œufs de la grosseur de ceux de pigeon et d'un gris verdâtre. La ponte des jeunes et des vieilles perdrix est bien inférieure à celle des perdrix de deux et trois ans. Si par hasard ces oiseaux ont été dérangés lors de leur première ponte, ou bien si leurs œufs ont été volés ou... mangés, — il y a des paysans qui se font une omelette de cette façon-là, — la seconde couvée sera toujours moins nombreuse en sujets. Cette deuxième couvée se nomme un *recoquetage*.

Si la femelle procède seule aux soins de la couvaison, pendant cette longue incubation de vingt et un jours, le mâle se tient constamment près du nid et suit sa compagne chaque fois qu'elle se lève pour chercher sa nourriture. Maintes fois cependant, s'il pleut et que la femelle ne juge pas prudent de quitter sa place, le *garron* va chercher des vivres de campagne et les apporte gentiment à la bonne mère.

A peine éclos, les petits courent et suivent le père et la mère, qui gardent avec vigilance cette précieuse famille. C'est sous leurs ailes qu'ils s'abritent la nuit, c'est à côté de l'un et de l'autre qu'ils vont chercher leur subsistance, et tandis que les grands parents grattent la terre et « piétent » afin d'appeler, les enfants, l'œil ouvert, le bec tendu, imitent et ramassent au fur et à mesure les insectes, les larves, les vermisseaux que découvrent leurs chefs de famille.

Les chasseurs voudront bien se rappeler qu'à cette époque de l'année il est fort difficile de faire partir le mâle et la femelle ; mais si ces oiseaux y sont contraints, c'est toujours le « garron » qui s'envolera le premier, en poussant des cris qu'il ne fait entendre que dans cette occasion.

Son but n'est pas de fuir pour défendre sa vie, mais bien de dépister son ennemi ; il vole avec pesanteur, l'aile trainante, se posant à une petite distance et ne s'éloignant qu'avec une lenteur calculée. La femelle, qui s'enlève en second, se précipite dans l'espace, mais dans une direction opposée. A peine abattue, à peine a-t-elle touché le sol, qu'on pourrait la voir longer les sillons pour se rapprocher de ses petits. Ceux-ci, blottis de ci, de là, se rassemblent promptement près de la bonne mère et s'enfuient avec elle.

Ces jolis, ces succulents perdreaux, lorsqu'ils éclosent, ont des pieds jaunâtres. Peu de semaines leur suffisent pour qu'ils aient revêtu leur innocente robe de plumes, et ils sont à peine gros comme un merle qu'ils volètent avec leurs parents pour essayer leurs ailes. Ce n'est qu'en septembre qu'ils ont acquis tout leur développement.

J'ai parlé du recoquetage : cette seconde couvaison ne produit jamais que des perdreaux rachitiques que les chasseurs sont convenus d'appeler : pouillards, ce qui n'empêche pas que si on laissait ces oiseaux tranquilles, sans les pourchasser, ils deviendraient aussi beaux que pères et mères. Mais la tentation du chasseur est fort grande, et sa jalousie, au sujet d'un camarade qui ne laisserait pas aller sain et sauf le malheureux pouillard, se manifeste par... un rapide coup de feu... Il va manger... son blé en herbe, et c'est généralement fort mauvaise chose que ce blé-là.



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR PARIS

UNE COUVÉE DE PERDRIX.

LES FAISANS AU GAGNAGE



L'ORIGINE du faisan date de loin, de très-loin. Sans remonter à la création — ce qui mènerait le lecteur à de trop grandes distances... en arrière, — l'oiseau dont il s'agit fut introduit dans l'histoire à la suite de la conquête de la Toison-d'Or par les Argonautes.

Jason, de retour de cette expédition dans la Colchide, arrosée par le « Phase », rapporta en Grèce, dit la tradition, un oiseau de toute beauté qu'il avait trouvé sur les rives marécageuses de ce courant d'eau, et qui fut nommé : *Phasianus*.

Telle est la souche du faisan qui se propagea dans la Grèce comme les coqs et les poules, quoiqu'il ne fût pas aussi nombreux que ceux-ci dans les basses-cours d'Athènes et autres lieux.

Aristote, qui a écrit sur tant de sujets divers, donne dans un de ses livres la description la plus minutieuse du gallinacé acclimaté.

Dans un célèbre manuscrit du x^v^e siècle, *le Roy Modus*, on trouve encore quelques pages consacrées aux faisans, et enfin Buffon s'est fait, tant bien que mal, l'historiographe de cet oiseau.

Au xix^e siècle, le faisan se trouve partout où le terrain lui convient, où la nourriture lui est fournie, soit naturellement, soit artificiellement. Dans les environs de Paris, ce sont les départements de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise et de l'Oise qui possèdent le plus grand nombre de ces oiseaux. Dans le reste de la France, on les trouve en Sologne, en Touraine, dans les îles du Rhône, entre Tain et Valence, dans les îles d'Or, sur les côtes du Var, en Corse, et enfin, en remontant vers l'Est, au bord du Rhin et dans quelques parties de l'Alsace.

En Picardie, en Bohême, en Saxe, en Angleterre, en Italie, dans les propriétés de S. M. le roi Victor-Emmanuel, et à Naples, dans les domaines de l'ex-roi de Naples, à Capo-di-Monte, les faisans pullulent et sont aussi nombreux que les poules dans nos fermes les mieux tenues.

Près de Constantinople, les faisans vivent à l'état sauvage, et ils multiplient d'autant plus que, grâce aux lois du Coran, la chasse et défendue aux fils du Prophète, ce qui n'empêche pas que Sa Hauteesse Abdul-Azis ne se livre souvent aux plaisirs d'une excursion cynégétique sur ses domaines, au grand déplaisir des vieux croyants et des ulémas.

Les variétés des faisans en France sont au nombre de six. Nous comptons d'abord le *faisan commun*, pendu pendant les mois de chasse aux crocs de fer de nos marchands de gibier, revêtu d'une robe d'écaille mordorée, le col encerclé d'une cravate verte, la tête ornée d'une crête écarlate s'étendant autour des yeux et des oreilles surmontées de deux aigrettes d'un vert doré, que l'oiseau redresse fièrement au temps de ses amours. J'allais oublier sa queue, le plus bel ornement de cet oiseau sans pareil, laquelle mesure de quarante-cinq à cinquante centimètres.

Le *faisan de Bohême*, d'un plumage plus bel encore que le précédent, est orné d'un collier blanc qui tranche comme la cravate d'un notaire ou d'un médecin sur l'émeraude azurée de son col. La teinte mordorée des plumes est peut-être plus accentuée sur le corps de cet oiseau que sur celui du faisan commun.

Le *faisan cendré* a cela de remarquable qu'il est teinté de gris tendre sur le dos et sur les ailes. Sur le cou et sur la poitrine la nuance des plumes est bleuâtre. Cet oiseau est indubitablement le produit d'un coquetage entre le faisan ordinaire et le faisan argenté, ainsi nommé parce qu'il est entièrement recouvert de plumes d'un blanc brillant ombré de noir qui le font ressembler à un gallinacé qu'on aurait trempé dans un bain ruolzé.

Le *faisan doré* est un oiseau importé de la Chine, où il se trouve en très-grand nombre.

S'il a été propagé dans certaines garderies du gouvernement et des millionnaires amateurs de chasse, c'est surtout pour la beauté de son plumage, car sa chair est peu appréciée des gourmets.

Il y a ensuite le *faisan de l'Inde* — *Phasianus versicolor* — au plumage violacé, qui a été également acclimaté, et plusieurs autres faisans que l'on cherche à croiser avec le nôtre pour en propager l'espèce dans nos forêts.

Selon moi, tous ces produits hybrides, au lieu d'améliorer l'espèce, l'appauvrissent; généralement on devrait laisser les oiseaux tels qu'ils sont dans la création. Il n'y a que le faisan commun qui s'accouple bien avec ceux de Bohême et de l'Inde.

A l'état sauvage, le faisan est d'une méfiance sans pareille, et ses craintes à l'approche de l'homme sont telles, qu'il fuit et s'envole au plus tôt. Si l'oiseau a été pris et mis en cage, ou même s'il est venu au monde dans des parquets, il garde toujours cette horreur de la civilisation et se brise souvent la tête contre les mailles de fils de fer de sa prison, dès qu'on s'en approche de trop près.

Les lieux où se plaisent les faisans de nos contrées sont les taillis épais, les ronciers les plus inextricables, les bois d'épines marécageux, non point au milieu des forêts, à moins que le garde-chasse ne les « agraine », mais sur la lisière du bois, à proximité des terres cultivées ou des prairies, où il a l'habitude d'aller au gagnage.

La nourriture des faisans se compose de diverses graines : blé, orge, avoine, chènevis, pois, vesce et surtout de blé noir — le sarrasin — dont il est si friand, qu'il est un des appâts les plus usités par les faisandiers pour conserver ces oiseaux autour de leur garderie.

Les faisans sont très-friands d'œufs de fourmi, de mûres sauvages, d'airelles, de baies de sorbier et de graines de genièvre. Si je donne ici ces indications, c'est pour que les chasseurs qui me lisent cherchent, en se trouvant dans une forêt giboyeuse, en quels endroits ils doivent se mettre en quête des faisans, eux et leurs chiens.

Dans les faisanderies sur les bords desquelles on cultive la vigne, on peut être assuré de rencontrer ces gallinacés sous les ceps, où ils vont se gorger de raisin avec tant de gloutonnerie qu'un de mes amis en a trouvé un — certaine après-midi — dans les vignes de Garches, en face le parc de Saint-Cloud, qui ne pouvait plus avancer et cela... parce qu'il était ivre.

Ce cas est rare cependant, et il vaut mieux compter sur son fusil, en ayant soin de ne pas se presser. Viser au cou pour atteindre le corps. *Si tu tires à la queue, il a fait une lieue*, dit le célèbre auteur Deyeux, et il a raison.

Les faisanderies les plus remarquables aux environs de Paris sont encore celles des forêts de Compiègne, Versailles, Saint-Germain et Marly, Rambouillet, Fontainebleau, — chez les MM. de Rothschild, à Ferrières, M. Moïana, à Hermières, M. Aguado, à Sivry, le prince de Wagram, à Grosbois, etc., etc.

L'entretien des grandes faisanderies exige un art spécial. Les parquets où éclosent et où se tiennent les jeunes couvées réclament les plus grands soins, et les élèves ne réussissent pas toujours chaque année.

Vivant en liberté, les faisans se reproduisent avec autant de facilité que les perdrix. Les seuls soins à prendre sont de leur donner à manger matin et soir, dans un endroit couvert et surtout de les préserver de l'atteinte des bêtes fauves.

La chasse aux faisans en France, comme en Angleterre, s'ouvre le 1^{er} octobre. C'est celles des grands domaines, des familles opulentes et quelquefois aussi des prolétaires qui, munis d'un permis de chasse, les abattent d'un coup de fusil, tout aussi bien que le premier gentilhomme venu... s'ils sont adroits.



E. KRÜGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

LES FAISANS AU GAGNAGE.

LA CROULE DES BÉCASSES



La chasse à la bécasse est la plus attrayante de toutes ; aussi c'est avec une grande joie qu'un vrai chasseur écoute le rapport de son garde qui lui apprend que les bécasses sont arrivées avec les brouillards d'octobre ou de novembre.

La bécasse nous vient en France des contrées du Nord, des bords de la Baltique, de la Suède, du Danemark, de la Norvège, de l'Islande, du Groënland, et pendant l'été on la trouve sur les cimes des Alpes, des Pyrénées, en Savoie, en Dauphiné, dans le Jura et dans la Suisse.

J'ajouterai même que certains de ces oiseaux, par une fantaisie que nul auteur cynégétique n'a pu expliquer encore, demeurent pendant la saison de la ponte dans nos grandes forêts, à Compiègne, à Rambouillet, à Saint-Germain, Orléans, etc., etc. Mais cela à la condition d'une température humide, car la bécasse se nourrissant de vers, il faut que le sol soit assez mou pour que la sonde qui lui sert de bec ait la possibilité de s'enfoncer dans la terre.

L'époque précise de la venue des bécasses varie suivant la température. Elles voyagent de nuit et de jour indifféremment, quoi qu'on en dise ; mais pour entreprendre un déplacement ces oiseaux attendent les vents d'est et du nord-est, de préférence au vent du sud, qui contrarie leur vol.

La bécasse revient toujours aux mêmes lieux, à chaque saison, et la preuve en est que certains chasseurs observateurs ont tué des oiseaux de cette espèce à la patte desquels ils avaient attaché un petit fil de métal au printemps, afin de les reconnaître, le cas échéant.

Je n'apprendrai rien aux chasseurs en leur disant qu'ils trouveront les bécasses dans les bas-fonds des bois, le long des cours d'eau et des marécages, dans tous les lieux où elles peuvent vermillier. Si le temps est froid, c'est dans les fourrés et les taillis que l'oiseau se remise ; si par contre la douceur de l'atmosphère l'invite, il s'aventure dans les espaces ouverts et les endroits exposés au moindre rayon du soleil.

Si les bécasses passent dans nos contrées en octobre et en novembre pour se rendre en des climats tempérés, leur retour vers le Nord a lieu généralement du 5 au 25 mars. Ceci n'est pas une règle sans exception, car bien souvent du 1^{er} au 10 avril on rencontre en France ces oiseaux en assez grand nombre.

Quelques chasseurs affirment que les bécasses sont plus serrées en troupes à l'aller qu'au retour. Hippocrate dit oui, Galien affirme non. Mon avis est que cette abondance n'est nullement régulière. Cela dépend de la température, du vent et... de la chance qui favorise le *Suarsuksiorpok*, autrement dit — en hollandais — le chasseur de bécasses.

Il existe, au dire des naturalistes, plusieurs variétés de bécasses : « Il en est jusqu'à trois que je pourrais compter, » et de fait je ne pense pas, malgré l'assertion des « chasseurs en chambre » qui savent tout et observent fort peu, qu'on puisse définir plus d'espèces de bécasses que cela. Je cite donc la grande très-brune, fort lourde au vol ; la commune, vulgairement appelée « martinelle » d'un plumage gris, et enfin la petite qui est, selon moi, de la même espèce que le « scolopax » : « woodcok, » plaisir sportif des Américains des États-Unis, à dater du 4 juillet, jour d'ouverture de la chasse, jusqu'au milieu d'octobre.

La bécasse fait généralement deux couvées et je citerai un fait dont j'ai été témoin, en compagnie de mon illustre ami Audubon ; c'est la présence du mâle près de sa femelle, tout le temps que dure l'incubation. C'est à peine si cet oiseau, généralement traité d'imbécile, quitte le voisinage du nid pour aller vermillier à quelques pas. C'est dans la

même contrée, en Amérique, que j'ai vu des bécasses emporter sur leur dos un de leur jeunes pour les arracher à un péril menaçant. Une bécasse surprise sur son nid se laisse tuer plutôt que d'abandonner ses petits. On élève des bécasses comme des perdreaux, dans une volière. J'affirme le fait, car un de mes amis de New-York, le chasseur célèbre nommé Frank Forrester, avait une centaine d'oiseaux de cette espèce, dans une volière de son « *shooting box*, » de l'État de New-York.

Les bécasses voyagent généralement par troupes. On en a vu s'abattre sur le pont des navires, et bien souvent les gardiens des phares ont trouvé de ces oiseaux assommés autour de la rotonde des feux ; par cette raison qu'attirés par la lueur du fanal, ils étaient venus à tire-d'aile se fracasser le crâne sur les lentilles. Une fois « débarquées » les bécasses se divisent : leur instinct les porte à s'espacer dans une forêt, afin de ne point se gêner les unes les autres dans la recherche de leur nourriture.

Où trouve-t-on les bécasses ? se demandent certains chasseurs : Ma foi, partout où les taillis sont épais, le terrain humide, *locus regit actum*, et souvent aussi sur la pente des collines exposées au soleil, au midi et au levant. Dans les temps de sécheresse, c'est le long d'une mare ou d'une eau courante que les bécasses se cantonnent.

Tant que dure le jour, la bécasse reste accroupie sous une ronce, à l'abri d'une plante. Le chasseur reconnaît sa présence en examinant les flaques humides, les taupinières, les bouses de vache sur lesquelles il verra de larges taches blanches inodores, c'est-à-dire la fiente de l'oiseau au long bec. Si le chasseur avance et que la bécasse ne trouve point opportun de s'envoler, elle s'aplatit et allonge le cou de façon à confondre son plumage avec les feuilles et la terre qui l'entourent. Seuls ses yeux vont de droite à gauche, afin de ne point perdre de vue le danger menaçant. Il faut nécessairement un chien pour faire lever une bécasse.

Mais quand le soleil est couché et que le crépuscule se fait, toutes les bécasses s'enlèvent pour aller vermillier le long des ruisseaux, des fossés, des mares ou au milieu des prairies et des marécages.

C'est au renouveau surtout que l'on tue les bécasses à la passée. On va les attendre dans les carrefours des forêts et à l'extrémité des allées droites aboutissant aux champs ou aux prairies.

Le sentiment de la reproduction enflamme le cœur des bécasses, et c'est alors qu'elles chantent deux cris qui répondent aux syllabes pitz ! pitz ! crou ! crou ! C'est ce que l'on appelle « la croule » : le chant de l'amour. La croule dure aussi peu que la passée d'automne.

Hélas ! trois fois hélas ! le gibier bécasse semble diminuer dans toute l'étendue de notre France. Jadis, en mon jeune temps, je tuais bon an, mal an, une vingtaine de bécasses par saison. Mais les époques sont bien changées : depuis dix ans je suis rentré mainte fois bredouille dans les contrées les plus aimées des oiseaux de passage ornés d'un long bec. Mes amis du Jura et des Vosges se plaignent comme moi de cet état de choses. Il faut — cela paraît évident — que l'espèce ait diminué. La cause doit en être attribuée à la destruction opérée par les pièges et les pantières dans les Ardennes, la Bretagne, la Normandie et les contrées boisées ; le nombre toujours croissant des chasseurs, le perfectionnement des armes, le défrichement de nos forêts, etc., etc.

Voulez-vous manger un mets digne des dieux, en voici la recette : Procurez-vous deux de ces oiseaux bien dodus, et quand ils seront au point désossez-en un que vous hacherez en morceaux. Cela fait et cette chair étant bien assaisonnée de poivre et de sel, vous en bourrez l'intérieur de la bécasse intacte, vous couvrez l'oiseau d'une barde de lard et le mettez à la broche. Servez chaud !

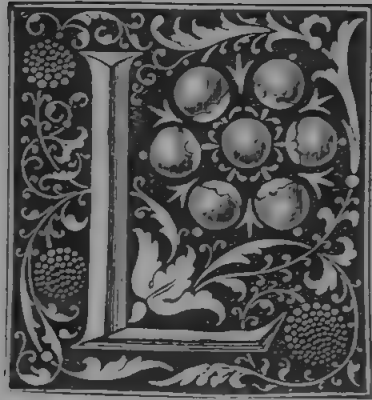


E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD ÉDITEUR, PARIS.

LA CROULE DES BÉCASSES.

LES BÉCASSINES



La bécassine — chacun le sait — est la réduction de la bécasse, à cette différence près qu'elle a moins de bonhomie que cette dernière, que sa nature est plus sauvage et que ses allures sont d'une vivacité sans pareille. Si la bécasse est lourde dans son vol, la bécassine est aussi rapide qu'une flèche et on la vise avec difficulté si l'on n'est pas très-habile.

Les bécasses et les bécassines ne se ressemblent que par les deux extrémités : les pattes et le bec, et cependant les dernières ont la moitié de la jambe dénuée de plumes, tandis que cette partie est totalement emplumée chez les premières et qu'enfin l'ongle postérieur est plus long, moins aplati et presque pointu.

Il est plusieurs espèces de bécassines : la bécassine ordinaire (*scolopax gallinago*), la double bécassine (*scolopax major*) et la sourde (*scolopax gallinula*).

Ces trois espèces ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, et traversent notre zone aux mêmes époques, c'est-à-dire de fin août à fin novembre, en descendant du nord au sud, et de mars à fin avril, en revenant vers des climats tempérés.

La bécassine moyenne, autrement dit ordinaire, est celle qui abonde le plus dans nos marais. Très-haut montée en jambes, presque autant que le râle, sa grosseur est celle d'une caille, et elle mesure environ dix pouces, y compris le bec, qui en a trois ; bec un peu droit, un peu grêle, arrondi et s'ouvrant au bas d'une tête microscopique, formant cinq raies longitudinales, très-distinctes, deux noires et trois rougeâtres. Le menton est blanc ; le dessous et le dessus du cou striés de brun et de marron ; le long des ailes d'une teinte noire, s'étend une bordure blanche ; sur le dos, des raies noires sur un fond rouge pâle ; la poitrine et le ventre blancs ; tel est l'aspect d'une belle bécassine proprement tuée au fusil, si j'ajoute encore à ce portrait une queue courte, noire, striée de bandes orange foncé, frangée de blanc : des pattes d'un vert foncé ; des tarses allongées et quatre doigts dont un postérieur.

Cette bécassine se montre en automne, disparaît pendant les grands froids, revient au printemps et s'éloigne de nouveau pendant l'été. Il est cependant quelques individus moins frileux que les autres qui passent l'hiver dans nos marais et, plus aguerris contre la chaleur, nichent en France et élèvent leurs jeunes, particulièrement dans les paluds de l'Auvergne. Les bécassines sont souvent seules, mais la plupart du temps on les rencontre deux par deux, ou trois ou quatre en compagnie et quelquefois par volées de cent et davantage.

A la saison des accouplements les mœurs changent. La bécassine place son nid au pied d'un arbre, à proximité du marais qu'elle a choisi pour résidence, mais le plus souvent au milieu des prairies inondées et paludéennes. Dans ce nid, façonné avec des plantes sèches et des plumes, elle pond de quatre à cinq œufs d'une couleur verdâtre, mouchetés de gris et de brun. L'oiseau est-il inquieté pendant le temps de sa couvaison, il s'élève perpendiculairement dans l'espace, faisant entendre un cri particulier : *Mie ! mie !* et plonge ensuite pour retourner à son nid et alors, sans se cacher, sans ruses ; si bien qu'il indique ainsi la place où se trouve sa couvée. Les jeunes bécassines prennent leur essor dès qu'elles sont venues au monde. A peine les plumes des ailes leur ont-elles poussé qu'elles s'envolent le plus loin qu'elles peuvent.

La « double bécassine » est plus grosse de moitié de celle que je viens de décrire. Certains naturalistes la classent comme une variété de celle-là, tandis que d'autres en font une espèce à part. Cette opinion me semble la plus fondée. A mon avis cet oiseau se distingue de l'autre en cela qu'il possède quatorze pennes à la queue au lieu de seize, et

que la baguette de la première rémige au lieu d'être blanchâtre est brune. Sur sa tête s'étendent deux bandes longitudinales noires, séparées par une raie d'un blanc jaunâtre. Le bec est rougeâtre et brun à sa pointe.

Tandis que la « bécassine commune » prend rapidement son vol sous l'arrêt d'un chien qui l'a marquée à son maître, décrivant cinq ou six crochets, la « bécassine double » s'envole difficilement et se fait souvent chasser comme un râle. Son vol est moins accidenté, plus lent et plus droit. Elle recherche les eaux claires et le bord des rivières, préférablement aux eaux dormantes et fangeuses des marais, à l'encontre de la bécassine commune, qui ne se plaît que dans ces endroits-là.

La double bécassine est très-connue dans les marais de la Picardie, où elle arrive à la fin d'août, pour s'en aller à la Toussaint. C'est l'oiseau que les Provençaux appellent *bécasson* et dont ils font de très-nombreuses prises aux collets dans les marécages qui bordent la mer, sur les rives de la Méditerranée, entre Arles et Aiguemortes.

La sourde est ainsi nommée parce qu'il faut lui marcher sur le corps pour la faire lever. Tapie sous une touffe de roseaux, elle part presque sous les pieds et vous surprend au point qu'on la manque souvent, parce qu'elle est trop près du fusil. Sa grosseur est à peu près celle de l'alouette, et son plumage diffère par quelques nuances et reflets particuliers de celui de sa congénère. Il va sans dire que son bec est proportionnellement moins allongé. La « sourde » se trouve aux mêmes endroits que la « bécassine commune. »

La bécassine peut être « sourde », mais elle est loin d'être myope. Sa vue est excellente et très-perçante. Elle voit venir de très-loin les chasseurs et les chiens, et son instinct lui fait reconnaître les intentions de ses ennemis. Lorsque le temps est sec, les bécassines tiennent bien l'arrêt et souvent ne bougent que lorsqu'on passe à côté d'elles. C'est alors qu'on peut — si l'on n'a pas un bon chien — laisser derrière soi plus d'une bécassine aplatie dans les herbes et ne remuant pas plus qu'une alouette blessée ou un perdreau démonté. Mais bientôt un sifflement aigu se fait entendre : ce sont plusieurs bécassines qui ont pris leur volée. Ce vol se compose de sept ou huit zigzags très-difficiles à suivre avec le point de mire de l'arme. Le plus adroit tireur y perd son latin... et souvent sa poudre. Il en est de la chasse comme de l'escrime : l'une et l'autre réclament un grand sang-froid.

Pour réussir dans cette chasse au marais, il faut, sans se troubler, sans se hâter, laisser partir l'oiseau et attendre le fusil à l'épaule, suivant à peu près ses détours, si bien qu'à un moment donné, le vol se terminant en ligne droite, vous pressez la détente et l'oiseau tombe, surtout si vous avez eu le soin de peu charger de poudre vos cartouches et de les munir, par contre, d'une bonne quantité de plomb n° 9 ou 10. Les bécassines se prennent aussi avec des lacets, quoique la chasse faite de cette façon ne soit pas permise d'après la loi.

Les bécassines vivent de vers et d'insectes. Est-ce à cette nourriture ou à toute autre cause que l'on doit attribuer le goût exquis de ce gibier? Je ne saurais le dire, mais ce que je puis affirmer c'est que rien n'est plus succulent qu'un rôti de ces oiseaux faisandé à point, exposé à la flamme d'un feu de sarments et arrosé de fine huile d'Aix.

Un chasseur de Montreuil-sur-Mer, M. de la Neuville de Valivon, m'a affirmé — par écrit — que les pâtés de la maison Godet et Guérin de cette ville surpassaient tout ce que l'on peut rêver. C'est une gourmandise qui m'est inconnue. Je n'en parle que pour mentionner le fait et indiquer la source.

Il y a aussi le faisan bourré de purée de bécassines et de truffes. Pour cela il faut s'adresser au célèbre cuisinier Vuillemot de Saint-Cloud. Ce maître-queux appelle ce plat de son invention : « *Le faisan à la Lucullus.*»

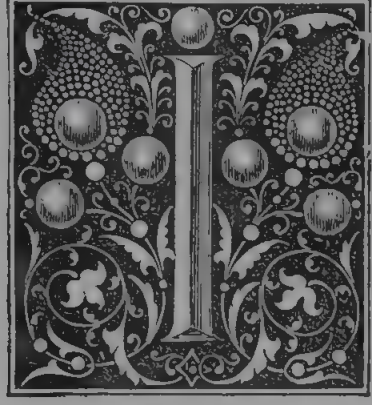


E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

LES BÉCASSINES.

LE COQ DES BOIS



Il est peu de chasseurs qui puissent se flatter d'avoir vu un coq de bruyère dans les bois. En est-il plusieurs — je le demande — qui aient jamais goûté à cet oiseau cuit à point à la broche? Quant à moi, je déclare avoir occis en ma vie deux « auerhahn », un dans les Ardennes, l'autre dans la forêt Noire; mais, plus gracieux que gourmand, j'en ai fait cadeau à des amis, à qui je devais une politesse.

Le *Tetrao urugallus* qui vit dans les hautes montagnes du Nord et des régions tempérées de l'Europe est de la grosseur d'un beau dindon. Dans les pays allemands, en pleine forêt Noire où ces oiseaux sont très-nombreux, on les nomme « Birkhahn » (coq de bouleau), nom qui a pour dérivation *Birke*, bouleau, et *Hahn*, coq, parce que les tetras se perchent volontiers sur ces arbres et se nourrissent des jeunes pousses.

Le coq de bruyère est d'un plumage noir fauve aux reflets bleuâtres : l'uniformité de sa robe bordée de blanc aux ailes et à la queue, dont les pennes fourchues ont la forme d'un angon de fleurs de lis, le bec crochu et d'un blanc mat, tout concourt à en faire un volatile aristocratique parmi les gallinacés sauvages. L'œil du tetras, d'un cristallin perçant, est entouré d'une pupille rougeâtre, sanglante, qui donne à sa tête un aspect farouche. En effet, c'est l'oiseau le plus difficile à aborder qui soit au monde. Quant à sa taille, elle est d'environ cinquante centimètres du bec à l'extrémité de la queue, et d'un mètre vingt-cinq de la penne extrême de l'aile à l'autre.

Le poids de cet oiseau est de dix à douze livres. Outre les plumes qui couvrent les tarses jusqu'à l'origine des doigts, ceux-ci sont garnis des deux côtés d'appendices écailleux.

La femelle ne diffère du mâle que par la taille et la couleur du plumage, qui est moins noir. Elle est, à l'encontre des autres oiseaux du sexe féminin, d'une variété de tons plus éclatants. Au temps des amours, un coq a généralement trois, quatre et six poules autour de lui. Pacha du canton de la forêt qu'il a choisie pour demeure, il vit seul au milieu de son sérail, et malheur à celui — d'entre ses congénères — qui serait assez téméraire, assez imprudent pour lui disputer une de ses houris empennées! Il s'ensuit un duel qui ne sera fini que par la mort ou la fuite de l'un des deux. C'est en février et en mars que se livrent ces combats qu'ont illustrés tant de peintres célèbres.

A l'époque de ces amours, le tetras reste souvent grimpé pendant une heure, soir et matin, sur le tronc d'un arbre, la queue étalée en éventail, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée par le redressement de ses plumes, et prenant des poses tout à fait extraordinaires. Il profère un cri strident pour appeler ses femelles, qui lui répondent aussitôt et accourent sous l'arbre où il se tient et d'où il descend bientôt pour s'accoupler. Ce cri commence par une sorte d'explosion suivie d'une voix aigre et perçante ressemblant au bruit d'une faux qu'on aiguise.

C'est pendant qu'il chante que les chasseurs s'avancent, afin de le surprendre; mais afin de ne point l'effaroucher, ils ont bien soin de demeurer immobiles dès qu'il cesse d'exprimer son délire. Le moindre craquement de feuilles le ferait partir de son perchoir aérien.

Comme les poules domestiques, les tetras femelles fécondées creusent à terre, dans la bruyère ou tout autre endroit bien abrité, un nid sans apprêt composé de mousse, dans lequel elles pondent six ou sept œufs de la grosseur des œufs de nos poules de basse-cour d'une couleur blanchâtre mouchetée de taches brunes.

L'incubation dure de vingt-quatre à vingt-cinq jours, trente au plus, et les pauvres femelles couvent avec une telle assiduité qu'on en a pris quelquefois de vivantes sur leur nid. Mais ce sont les renards et les oiseaux de proie qui, pour la plupart du temps, se donnent ce plaisir de la gueule et du bec. A peine éclos, les jeunes tetras restent sous la seule protection de leur mère, tandis que le père, oublieux des devoirs du chef de la famille, s'enfuit au loin, sans plus se préoccuper du ménage. Le hasard seul le ramène au milieu des siens, mais ce n'est que pour s'enfuir au plus tôt. Le coq de bruyère, avouons-le, est d'un très-mauvais exemple pour la société.

Jusqu'à l'époque de la mue, les jeunes ressemblent à leur mère et vivent en famille comme des perdreaux en quête de la nourriture — œufs de fourmis et petits vers — qu'ils trouvent sur leur route. Ce n'est qu'au bout de huit ou dix semaines qu'ils se perchent sur les arbres. C'est le vrai moment pour le braconnier de faire rafle d'une compagnie entière, car les jeunes tetras sont d'une simplicité sans pareille. Par bonheur pour eux ils vivent dans des lieux sauvages et escarpés, ce qui les préserve du danger. Il faut une année à un coq des bois pour devenir fort et « sultan » maître d'un canton.

C'est au printemps que le coq des bois est dans toute la plénitude de sa beauté. On le voit alors se camper sur une branche peu élevée, relever en panache échevelé les plumes placées sur le sommet de sa tête, retrousser et étaler sa queue, gonfler la membrane rouge qui surplombe ses yeux et se démener de droite et de gauche en poussant son chant d'amour; tout cela pour éblouir les poules par ses contorsions. Ce galantin « fait le coq ».

Les coqs et les poules de la race tetras se nourrissent pendant la bonne saison de myrtilles rouges et noires dont ils sont très-friands, de bourgeons tendres des arbres et de petits fruits des buissons. Ajoutez à cette hygiène des œufs de fourmi, du gravier fin, des fruits de sorbier, des limaçons, des scarabées, toutes choses qu'il entremêle afin de faciliter sa digestion. Pendant l'hiver, les tetras becquètent des racines dont les fibres sont de leur goût.

La chasse aux tetras — je l'ai déjà dit — n'est pas aussi facile que celle des autres gibiers. Au mois de septembre, ces oiseaux se tiennent sur la lisière des terrains marécageux au milieu des bois. Le vieux coq s'est cantonné, solitaire, loin des soins du ménage, mais toujours sur ses gardes, au centre d'un bouquet de mélèzes ou de bouleaux, au pied desquels croissent les myrtilles. Il faut un très-bon chien pour dépister cet oiseau et démêler les traces nombreuses, le piéttement à l'aide duquel le tetras cherche à mettre en défaut l'auxiliaire de l'homme. Mais enfin le chien a marqué le tetras; garde à vous, et surtout que le crépitement formidable des ailes de cet oiseau-roi ne vous effraye pas trop.

Le tir du tetras est émouvant, il n'est pas difficile, et avec du plomb n° 5 ou 6 on vient à bout du plus fort coq de bruyère.

C'est le matin, après le lever du soleil, que la chasse aux tetras est la plus fructueuse. La chaleur appesantit cet oiseau et diminue ses forces.

En octobre, les tetras quittent les bois pour vivre dans les bruyères; à l'époque des grandes neiges, ils reviennent au couvert, et on les trouve alors en bandes composées de dix-huit à vingt individus. Ils restent perchés sur les bouleaux et les sapins, et c'est à cette époque de l'année qu'on organise les grandes traques pendant lesquelles on en fait des hécatombes merveilleuses.

Les tentatives pour élever le tetras dans les volières ont souvent réussi, mais leur élève est fort difficile.



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD ÉDITEUR, PARIS.

LE COQ DES BOIS.

LES COLS-VERTS



La scène se passe dans un des grands marais qui longent la Somme, à son embouchure près de Saint-Valéry. C’est le pays par excellence de la chasse à la sauvagine. En toutes saisons, mais particulièrement en hiver, cette grande plage sablonneuse que la mer recouvre deux fois par jour, suivant son caprice, avec calme ou dans des transports de furie, se peuple de pilets, de sarcelles, de macreuses, de morillons, de milouins, d’oies sauvages, d’échassiers de toutes sortes et particulièrement de splendides cols-verts, les plus succulents de tous les canards.

Le canard sauvage col-vert est un peu moins gros que notre canard domestique dont il est indubitablement la souche. Le mâle, d’une taille plus forte que celle de la femelle, mesure 60 centimètres environ de la queue à l’extrémité de son bec allongé. Son envergure est d’environ 90 centimètres et il pèse de un kilogr. et demi à trois.

La différence n’est pas grande entre les canards domestiques et les cols-verts du marécage. Comparez, lecteurs. Le bec d’un vert jaunâtre, la tête et le cou d’un vert foncé et à reflet, la gorge d’un brun pourpré avec un petit collier blanc ; les ailes grises avec une bande blanche et une autre d’azur brodée de gros bleu velouté; la queue grise, lisérée de blanc, excepté aux quatre plumes du milieu ; le ventre d’un blanc sale avec des lignes transversales brunes. Ce qui distingue particulièrement ce bel oiseau, c’est une petite touffe de plumes qui se relève en boucles sur le croupion. La femelle a le plumage mélangé de brun clair et de gris avec des taches noires, brunes et blanches. Le ventre est également d’un blanc sale, mais les reflets vert bleu, et les ailes sont moins éclatantes.

Telle est la description graphique de ces deux beaux oiseaux qui arrivent en compagnie de tant d’autres membres de la même famille au commencement de l’hiver dans tous les paluds de notre belle France, émigrant des pays septentrionaux où les rivières et les canaux sont gelés, où les lacs n’offrent plus une nourriture suffisante et facile à se procurer. Ces canards, à quelque espèce qu’ils appartiennent, mais particulièrement les cols-verts, sont d’une défiance sans pareille ; ils s’en vont par bandes nombreuses, dont le vol très-élevé est un triangle en forme de V renversé, formé par la disposition de leur « volier » dans lequel chaque individu occupe à son tour la tête et la queue, ainsi que l’a si bien décrit le poète Delille.

Ces oiseaux ne s’abattent jamais sans avoir décrit plusieurs circonvolutions au-dessus du lieu qu’ils ont choisi, comme s’ils cherchaient à reconnaître le terrain et à s’assurer qu’il n’y a pas le moindre danger pour eux. A peine se sont-ils posés sur une rivière ou sur une pièce d’eau, lac ou étang, qu’on les voit se tenir à distance du rivage. Sur les vastes plages de Saint-Valéry, on les aperçoit, picorant sur le sable, aux endroits où la mer a passé et où le sol est encore humide, afin d’y découvrir des vers, des insectes, des moules ou autres débris de l’Océan, abandonnés par le flot. Mais à la moindre alerte, dès qu’un pêcheur ou un chasseur — ce qui est plus grave — se montre à une certaine distance : Kouan ! et la bande s’enlève pour chercher un refuge ailleurs, dans un marécage voisin.

Les canards, en s’enlevant, partent verticalement, comme la plupart des oiseaux aquatiques; le crépitement de leurs ailes est fort bruyant. Leur vol, d’abord lourd et pesant, atteint une roideur sans pareille lorsqu’il file horizontalement ; et la nuit, moment le plus favorable à leurs pérégrinations, leur voyage aérien est traduit par un sifflement aigu que l’on entend à de grandes distances.

Une demi-heure avant le coucher du soleil, les cols-verts quittent les eaux pour se rendre aux marécages, situés près des terres, sur lesquels croissent des roseaux et des plantes touffues, endroits préférés par les cols-verts en particulier et le gibier d’eau en général ; car là, comme sur le sable de la mer, ils trouvent une pâture facile et abondante.

Lorsque les eaux stagnantes sont durcies par la température, lorsque le thermomètre est descendu à la glace congelante, on voit les oiseaux de passage rechercher les sources dont la surface liquide ne se fige jamais, les rivières au courant rapide, les fontaines d’eau chaude même, lorsqu’il s’en trouve dans le canton. Ce n’est pas que la sévérité de l’hiver incommode ces oiseaux revêtus d’un édreon imperméable, mais par la froidure et les frimas, la nourriture est difficile, souvent impossible à trouver, et c’est pour cela que le besoin d’une migration immédiate se fait ressentir chez eux.

C’est également cette raison qui les engage à rester sur les plages sablonneuses de l’Océan, car là, mieux qu’ailleurs, le naufrage journalier de mollusques, de poissons, de vers, de coquillages, fournit abondamment à leurs besoins naturels de subsistance.

Les canards cols-verts nichent dans les marécages. Leurs nids, placés sur le bord du rivage, ou souvent dans un champ de blé ou d’avoine, dans des troncs d’arbres, dans une bruyère touffue, sont assez habilement tressés. J’en ai vu cependant quelques-uns qui n’avaient jamais été faits par ceux qui les fréquentaient. La femelle du col-vert s’était tout bonnement emparée d’un nid de pie ou de corneille. La ponte a lieu en avril et l’incubation dure trente jours. C’est en mai qu’éclosent les petits, et dès le lendemain de leur éclosion la mère conduit ses petits à l’eau. L’accroissement des ailes des jeunes — que l’on nomme halbrans — n’est pas aussi rapide que celle de leur taille. C’est vers le commencement d’août que les halbrans sont devenus canards.

Au mois d’août, lorsqu’on connaît l’existence d’une volée de canards dans un étang où l’on a droit de chasse, il faut se hâter de leur faire chasse, sans quoi ils prendront leur vol et iront se faire prendre ailleurs. L’essentiel, pour venir à bout de la couvée tout entière, c’est de tuer la mère : cela fait, le reste de la bande est à vous. Si les halbrans se défendent, on va chercher une cane dans la basse-cour, on l’attache par la patte, puis on la laisse nager sur l’étang près duquel on « s’affale » sous un abri préparé avec soin. La cane se met bientôt à *cancanner*, les derniers halbrans s’approchent et se rangent près de la fausse mère : le reste vous regarde. Il suffit de tirer droit. Il est même certains chasseurs qui les prennent à l’aide d’un hameçon, appâté avec du mou de veau.

Les chasses aux canards sauvages sont multiples.

Dans la baie de Somme, c’est la *hutte* ou le *hutteau* qui offre le plus d’agrément aux vrais disciples de saint Hubert : une hutte creusée dans le sol, un tonneau vide quelquefois enfoui dans le sable, abrité par quelques tamaris ou des saules, devant cette cabane primitive une flaque d’eau sur laquelle nagent, attachés à des pieux, un col-vert et quelques canes domestiques dont les cris attirent le gibier de passage. Il faut avoir fait chasse au hutteau pour comprendre les plaisirs que ce passe-temps vous donne.

La chasse aux canards et aux échassiers ne peut point avoir lieu dans la Méditerranée, car les palmipèdes et tout le gibier d’eau, ne trouvant pas leur pâture ordinaire comme au flux et au reflux de la Manche et des côtes ouest de la France, préfèrent de beaucoup les côtes nord et le versant en vue de l’Amérique du Nord aux eaux presque dormantes de la mer au milieu des terres.



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

LES COLVERTS.

LES COMBATTANTS



Un des oiseaux échassiers les moins connus des naturalistes est indubitablement le chevalier combattant, que Linné a qualifié du nom latin de *Tringa pugnax*. D’où viennent ces volatiles aux grandes pattes dont les cuisses sont enfouies dans un manteau de plumes, faisant l’effet d’un « collet » appendu sur la poitrine d’un être animé ? Nul ne le sait positivement. Sont-ils originaires des grands marais de la Suède, du Danemark ? séjournent-ils, l’hiver, dans le Zuydersée ? Je n’affirmerai rien. Ce que je puis déclarer *de visu*, c’est qu’ils se trouvent fort nombreux en Hollande et en Angleterre : dans ce dernier pays, c’est le duché de Lincoln qui leur offre les parages les plus hospitaliers.

En France les combattants sont des oiseaux de passage ; sur nos plages de la Manche et plusieurs fois dans une excursion à la baie de la Somme, pendant les mois d’avril et de mars, il m’est arrivé de rencontrer entre les roseaux et le marécage des vols de ces échassiers dont la présence me surprenait, sans trop m’étonner.

Je ne pense pas que les combattants séjournent longtemps parmi nous. S’ils se cantonnent dans un endroit de nos rivages de mer, c’est tout simplement pour se reposer de leur excursion au-dessus des vagues du « grand lac salé ». Deux, trois jours leur suffisent ; puis, après, les voilà partis sous la conduite des plus habiles du « vollier » : ils ont hâte d’atteindre le marais, où leur intention est d’établir leur nid et élever leur future famille.

Les ignorants chasseurs ont souvent pris les combattants pour des vanneaux. Leur seule excuse, c’était le nombre et les évolutions de ces oiseaux qui ressemblent fort à celles de leurs compagnons de voyage. Mais, à cela près, il n’y a aucune ressemblance entre ces deux espèces bien distinctes.

Les combattants que l’on nomme encore « les paons de la mer » sont de la grosseur d’un pigeon ; leur bec est droit et d’une longueur de six centimètres ; leur queue est composée de plumes de dix centimètres de long et leurs jambes sveltes ont environ quinze centimètres. Une des particularités des combattants, c’est le changement fréquent des couleurs de leur robe d’un gris cendré, strié de noir, de violet, de roux, toutes couleurs nuancées avec harmonie.

A l’époque des parades, aux mois d’avril et de mai, ces échassiers mâles revêtent une sorte de plastron ou de collerette, formée de plumes légères mais touffues, que la nature leur donne, afin de leur servir de bouclier pendant les duels que ces oiseaux se livrent entre eux, aiguillonnés par la passion. Cette collerette, c’est leur plumage de guerre, et sa couleur varie sur tous les individus. Sur la tête des combattants, à cette même saison des amours, surgissent des papilles charnues et sanguinolentes qui s’étendent autour des yeux. Le bec et les pattes sont tantôt jaunes ou verdâtres ou rouges ; les ailes méritent aussi d’être décrites, car si la partie située près des os est couverte de plumes grises et rousses, les plumes qui servent au vol sont noires et blanches.

La femelle est moins variable — exception rare — dans son vêtement. Le bec brun, les pattes rougeâtres, les épaules noires striées de roux et de blanc, le ventre gris ondoyé et moucheté de rouge et de bistre.

Il existe également une variété de combattants d’un albisme complet, mais ils sont très-rares.

La ponte de ces échassiers est de quatre à cinq œufs, déposés dans un nid très-primitif : un trou entre deux mottes de gazon, creusé soit dans le voisinage d’un marais, ou parmi les bruyères de la lande la plus prochaine. C’est là qu’ils pondent des œufs de la grosseur de ceux des pigeons ou des vanneaux, œufs recherchés des gourmands et que l’on

vend au marché en Hollande et en Angleterre, pour les faire durcir afin de les manger à la « croque au sel ».

L’incubation dure trois semaines et les jeunes trottent, à peine éclos, en suivant leur mère au marécage pour happer des vers qu’elle cherche à leur intention.

On fait la chasse à ces oiseaux à l’aide du fusil et d’une vache artificielle. A l’époque des amours il serait très-facile d’en abattre un grand nombre de cette façon. C’est surtout au moyen de filets que l’on s’empare des combattants : l’oiseleur saisit le moment des combats, tire la corde et... vlan ! le tour est fait.

On élève quelques-uns de ces échassiers dans des volières, et les Anglais ont trouvé le moyen de les engraisser et de les rendre très-délicats. La nourriture de ces prisonniers, destinés à la table des riches, consiste dans du lait, de la mie de pain blanc et du chènevis. Tout cela, bouilli ensemble, forme une pâtée très-succulente pour... des combattants.

Un de mes confrères en saint Hubert, résidant à Saint-Valery (Somme), M. de M..., possède des combattants dans ses jardins clos de murs, et, grâce à ces oiseaux, ses potagers sont débarrassés de tous les insectes nuisibles, des colimaçons et des vers. Leur nourriture fournie par le maître de la maison, comme aux autres volatiles de sa volière, consiste en graines cuites, pommes de terre, blé, fèves, haricots, pois, laitage et pain ; et leur engraissement se fait avec rapidité, de telle façon que cet oiseau, sauvage et domestique, devient un excellent rôti. Les Anglais font un commerce des combattants ; mais ils ont soin, avant toutes choses, lorsque ces échassiers ont été pris par eux aux filets, de leur couper les plumes des ailes, afin qu’ils ne puissent songer à s’échapper.

J’ai gardé pour la fin de cette note la description des instincts belliqueux du *Tringa pugnax*. M. de Buffon, cet élégant écrivain naturaliste qui n’était sans doute jamais sorti de son cabinet pour observer les mœurs de la gent à poil et à plume qu’il dépeignait *ex cathedra*, affirme que non-seulement ces oiseaux querelleurs se livrent entre eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps — pourquoi ne pas dire un duel ? — mais qu’ils se battent aussi en troupes réglées, ordonnées et marchant l’une contre l’autre. — M. de Buffon a oublié le général d’armée. — Ces phalanges ne sont composées que de mâles qu’on prétend être, ajoute-t-il, dans cette espèce, beaucoup plus nombreux que les femelles. Celles-ci attendent à part la fin de la bataille, etc. etc.

Où donc M. de Buffon a-t-il vu ces combats ? Je puis affirmer que les batailles des échassiers querelleurs n’ont jamais lieu qu’entre deux individus se disputant le « cœur » d’une femelle. A l’instar des coqs de nos basses-cours ou des Mormons du lac Salé, les « tringas » se créent un sérail et repoussent *unguibus et rostro* les prétentions d’un rival intrigant et passionné. Cela va de soi : c’est de la logique galante. Mais de ce fait-là au premier, il y a un abîme. Heureusement pour la race empennée ces élans de guerre, ces associations destructives n’existent pas. Il n’y a que l’homme qui ait songé à ces batailles meurtrières, et cela... parce qu’il est le roi de l’intelligence.

Les discussions belliqueuses des combattants sont de tous les moments. Un petit cri d’appel, un pas de trop, une œillade, et tout de suite l’ire du mari à plumes se trouve excitée. Le duel commence. A coups de pattes, à piqure de bec, à la force de l’estomac, la lutte continue, jusqu’à ce que l’un des oiseaux se déclare vaincu et quitte le terrain poursuivi par le vainqueur, qui lui-même est souvent écloppé ; et pendant cela — le fait est vrai — les femelles restent impassibles, vermillant de ci de là, et levant à peine la tête pour voir où en est la discussion acharnée. Quelle leçon dans ces mœurs d’échassier !

La chasse aux combattants est plus difficile qu’on ne pense, et peu de chasseurs de la ville sont assez heureux pour... aller à Corinthe.



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD ÉDITEUR, PARIS.

LES COMBATTANTS.

OIES ET CANARDS SAUVAGES



Il faut avoir chassé souvent aux marais, dans la campagne, en Sologne, sur les étangs de la Bresse, dans la baie de la Somme, voire même en Algérie, pour pouvoir se faire une idée de la quantité d'oies, de canards sauvages et de toutes sortes de sauvagines qui viennent, l'hiver, s'ébaudir au soleil sous un climat plus tempéré que celui qui les a vus naître.

Dans mon pays, en pleine Provence, on chasse ces oiseaux à la *cabucière*, autrement dit la *plongée*, du mot patois « cabucer », plonger. La *cabucière* est un filet à mailles d'environ 100 mètres de longueur sur 4 de hauteur, que l'on tend dans les étangs à fond de coquillages et de plantes marécageuses, sur les bords de la mer, aux endroits où le frai et le petit poisson, les algues et les moules attirent le plus de palmipèdes voyageurs.

La *cabucière*, comme le tramail de pêche, est composée de trois nappes. Celle du milieu est ample, à petites mailles; les deux autres, les *aumés* ou les *armals* à grandes mailles, forment des poches très-utiles pour la chasse en question. Si le tramail se tend verticalement dans l'eau, par contre la *cabucière* se place horizontalement à l'aide de pierres attachées à un faix de roseaux et placées de brasse en brasse, dans la largeur du filet. Les joncs tendent à faire monter le filet et les pierres à le contenir au fond; de cette façon la *cabucière* demeure entre deux eaux. C'est là le point essentiel, car les canards, les oies, les cygnes mêmes s'y enchevêtrent en plongeant et, particulièrement, lorsqu'ils remontent à la surface de l'eau.

Une fois le filet tendu, il ne reste plus qu'à se retirer. A la grâce de Dieu maintenant! En effet, tout dépend de ce que nous appelons vulgairement la chance.

Mais cette chasse, me diront mes lecteurs, est une chasse de braconnier? Oui et non. J'admets la qualification de braconnage pour le vol des oiseaux et des animaux qui résident sur le sol d'un propriétaire, dont la « culture » est difficile, coûteuse même; mais pour les oiseaux de passage je fais une capitulation de conscience. Je passe outre. Selon moi, comme l'oiseau des marais est un jour ici, et demain ailleurs, le chasseur qui est le plus adroit pour s'emparer du voyageur mérite plus d'éloges que celui qui rentre bredouille au logis. En fait de lois sur la chasse, il y a eu erreur de la part du « Solon » qui les a édictées, lorsqu'il a défendu l'usage des collets et des filets dans un marais.

Je reviens à ma chasse aux canards et oies sauvages.

J'avais sur un vaste marais du midi de la France une cabane placée devant un *clar*, autrement dit une éclaircie du palud, sur lequel une grande quantité de *bouï* (pilots) et de cols-verts venaient s'abattre chaque nuit. Un pêcheur de mon village y tendit un soir une belle *cabucière* et, le lendemain, la trouva pleine d'oiseaux de toutes sortes. C'est en vain qu'il garda le plus profond silence sur sa capture : quelques pêcheurs l'avaient vu remonter la Roubine dans un *néguefol* qui débordait de gibier, on le guetta et le surlendemain tout l'étang des Baux était pavé de *cabucières*. Je puis affirmer que tous les morillons, pilets, sarcelles, oies sauvages qui nageaient sur cette nappe d'eau y périrent jusqu'au dernier. Je dois dire que c'est seulement lorsque Borée souffle avec rage que cette chasse au marais est fructueuse; de cette façon les eaux sont troublées et les canards n'aperçoivent pas le piège caché dans le perfide élément.

Il est encore une autre chasse très-usitée dans le midi de la France, c'est celle faite à l'aide d'hameçons, au piquant lancéolé desquels vient se faire embrocher — par le bec et le cou — toute la gent empennée du marécage.

Dans les grands étangs du Midi, les pêcheurs sèment leurs hameçons sur l'étang à environ dix mètres de distance les uns des autres. Ces morceaux de fer crochus, amarrés à une ficelle de quatre ou cinq brasses de long, sont fixés soit à un long cordeau que l'on relève

d'un bout à l'autre, soit à une pierre qui maintient au fond une extrémité et supporte le milieu par une touffe de roseaux, laquelle surnage et sert à faire retrouver la *tirasse*. On prend quelquefois en même temps de la chair et du poisson. On m'a affirmé — je ne puis rien dire à cet égard — qu'un pêcheur trouva certain matin appendus au même fil une anguille, un loup et une oie sauvage. Explication : l'anguille prise à l'hameçon se débattait lorsqu'un loup se jetait sur elle, et au moment où il la happait l'hameçon en se tordant lui sortit par une ouïe. Plus tard l'oie avait aussi rencontré l'anguille et l'avalé, ce qui fait qu'elle se trouva accrochée et qu'un seul hameçon retint trois pièces.

Il m'est souvent arrivé de ramasser sur un étang deux canards morts sans que le plomb les eût endommagés le moins du monde. Ces oiseaux s'étaient *heurtés* violemment en se levant et étaient tombés morts au milieu des roseaux.

Quelle ravissante chasse que celle des paluds! Lors du passage ou pendant les fortes gelées j'y ai tué des oiseaux rares, l'oie rieuse (*anser albifrons*), l'oie bernache (*anser erythropus*), le tadorne (*anas tadorna*), l'eider (*anas mollissima*), le milouin (*anas marila*), le canard macreuse (*anas nigra*), la double macreuse (*anas fusca*), le miclon (*anas glacialis*), le siffleur huppé (*anas rufina*), le fou de Bassan (*Sola bassana*), le harlepiette (*mergus albellus*), l'ibis falcinelle (*ibis falcinellus*), etc., etc.

Les oies qui s'abattent dans le marécage que représente notre gravure, entremêlées à des canards de toutes espèces, sont des oiseaux voyageurs. Tous les ans, vers la fin de l'automne, celles qui habitent l'Europe émigrent du nord au midi et, quand revient le printemps, se hâtent de remonter vers les régions septentrionales. En France, nous les voyons apparaître, en bandes nombreuses, aux approches de l'hiver, puis au mois de mars, elles retournent au Spitzberg et au Groënland. C'est à leur retour vers le Nord que la chair de ces oiseaux est la meilleure, plus savoureuse et plus substantielle que lors du passage d'octobre.

C'est d'ordinaire sur le sol, au milieu des bruyères aussi bien que sur les bords d'un marécage que les oies font leur nid, grossier assemblage de joncs coupés, d'herbes sèches, sur lesquels elles déposent de six à dix œufs, de la grosseur de ceux d'une poule et teintés d'un vert blanchâtre. La femelle couve seule ses œufs. Le *jars* — le mâle — reste près d'elle pour les défendre et pour préserver de toute attaque les *oisons* qui naissent couverts d'un duvet et qui — à peine éclos — s'enquièrent eux-mêmes de leur nourriture.

Outre leur chair, ces oiseaux fournissent à l'homme un duvet des plus précieux.

En Égypte et en Grèce, notamment à Sparte, l'oie sauvage était la pièce d'honneur des festins. A Rome, cet oiseau, qu'il fit partie de la basse-cour, ou qu'il eût traversé l'espace à l'état libre, ne figura sur la table des grands que sous le règne des empereurs, quand on eut perdu le souvenir des services qu'il avait rendus à Manlius au Capitole, en lui permettant de sauver ses compatriotes.

Le célèbre auteur cynégétique Elzéar Blaze, qui fut mon ami, m'affirmait certain jour, avec ce flegme de Gascon provençal qui lui était personnel, avoir pris toute une bande d'oies de la façon suivante dans la plaine de Champigny, près de laquelle il demeurait.

On connaît la faculté de digestion rapide qu'ont les palmipèdes. Or, avec une olive verte, accrochée au bout d'un hameçon et placée au milieu d'une prairie sur laquelle s'abattaient d'ordinaire des troupes d'oies, il *vit* un matin l'oie n° 1 avaler l'olive... cinq minutes après la digestion était faite, le fruit resté intact servit d'appât à l'oie n° 2, et cela continua jusqu'à l'oie n° 7..., la dernière. La ficelle au bout de laquelle l'hameçon était fixé était longue. Les sept oies se trouvaient enfilées à la queue l'une de l'autre. *Se non e vero...*

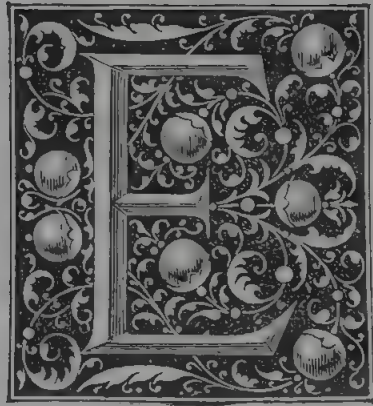


E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

OIES ET CANARDS SAUVAGES.

LA PIPEE



EST-IL bien nécessaire de dire que la pipée est une chasse à l'aide de laquelle, en contrefaisant les cris de certains oiseaux, — voire même des animaux, le lapin entre autres, — on les attire dans les branches d'arbre, sur lesquelles on a placé des gluaux, ou sur un terrain lisse — ceci pour les lapins — où on peut les tirer sans risque de les manquer.

Ce n'est point là une chasse dispendieuse, mais il faut être fort habile pour réussir et dire, comme Titus, en rentrant au logis : Ah ! j'ai bien gagné ma journée!

Grâce à la pipée, un chasseur peut s'emparer d'un grand nombre d'oiseaux qui ne sont point considérés comme but de chasse; il détruit beaucoup de volatiles, terreur des fermiers et des jardiniers, des oiseaux de proie qui font la guerre au gibier, et de toutes façons il peut offrir — s'il est généreux — un plaisir sans « mélange » — sauf la variété des prises — à des amis et à des amies qui se plaisent à la chasse, à la condition de ne pas trop se fatiguer.

Pour ceux qui ne connaissent point les mœurs des oiseaux, je dirai que ces jolis êtres empennés ont, pour la plupart, une antipathie incompréhensible contre les hiboux, les chouettes et les orfraies. Dès qu'un de ces voleurs nocturnes se hasarde en plein soleil dans les bois, au milieu des champs, ou en rase campagne, à l'instant même on entend « piailler » de ci, de là : ce sont les oiseaux qui s'appellent et se préviennent mutuellement de la présence imprévue de l'un de leurs ennemis.

Or, pour réussir à la pipée, il faut — comme pour faire un civet de lièvre, un lièvre — il faut une chouette, un hibou ou un moyen duc.

Le moment de l'année le plus favorable pour la pipée, c'est l'automne, de préférence au printemps ou à l'été. Et puis, dans ces deux dernières saisons, un vrai chasseur doit s'abstenir, car il prendrait infailliblement sur ses gluaux les pères et les mères et détruirait d'un seul coup les couvées et les jeunes. On peut commencer à la fin de juillet, époque de la maturité des cerises et autres baies dont les oiseaux sont très-friands. La pipée de juillet est moins fructueuse que les autres, parce que les dernières couvées viennent d'éclore, et que les pères et mères sont plus occupés des soins à donner à leurs jeunes que de leur haine contre les oiseaux de rapine, mais ce qui rend la pipée moins désirable, c'est que généralement la prise est maigre et peu délicate à manger.

La pipée de septembre se pratique à l'époque de la maturité du raisin : c'est alors que la broche est bien approvisionnée et le palais satisfait : les oiseaux nourris de fruits ont acquis de l'embonpoint et une délicatesse exquise. C'est à cette époque que les grives s'aventurent en France dans tous nos départements, accourant des contrées qui les ont vues naître pour trouver une ivresse qu'elles affectionnent dans les vignobles qui couvrent notre beau pays.

Les heures les plus propices pour la pipée sont celles du matin et celles du soir ; je veux dire de six à huit en été, le matin, et de huit à dix, en hiver, l'après-midi ; puis de quatre à sept le matin, et de trois à cinq le soir. Dans la pipée du matin il est important d'avoir tendu avant le lever de l'aurore, de façon à ce que la chasse commence dès que l'on peut percevoir les objets autour de soi.

Pour la pipée du soir, il faut avoir tendu une heure avant le déclin du soleil, et attendre, pour piper, l'arrivée des oiseaux qui, tous les soirs, se rendent aux bois pour y passer la nuit. Si l'on commençait à piper trop tôt, ils pourraient entendre l'appel de trop loin et s'y familiariseraient si bien qu'ils ne tomberaient plus dans le piège. Dès qu'un oiseau reconnaît la fausseté d'un cri, il avertit par un signal convenu ses compagnons, qui tout aussitôt s'envolent au loin.

C'est généralement le soir que la chasse à la pipée est plus heureuse, et cela par cette raison que, le matin, les oiseaux sont plus pressés d'aller chercher leur nourriture, tandis que, le soir, ils sont repus et sont enchantés de trouver quelque distraction.

Toutes les températures ne sont pas favorables à la chasse aux oiseaux, à l'aide de gluaux, et cela se comprend sans trop d'explications. Fait-il trop chaud, la glu fond ; fait-il trop froid, la glu durcit. La pluie, le brouillard, l'humidité, sont encore des obstacles.

L'emplacement convenable pour faire une pipée est fort difficile à trouver. Il s'agit avant tout de découvrir l'endroit où se plaisent le plus les oiseaux, dans le voisinage d'un verger, près duquel coulerait un ruisseau ou sourdrait une source. On doit également trouver un grand ou quelques grands arbres reliés ensemble au milieu d'un taillis écourté ou mieux encore au centre d'une clairière. En face de l'arbre, le *pipeur* établit une cabane de branches, en ayant soin de ne rien façonner qui soit trop disparate avec la nature des essences d'arbres qui l'entourent.

Chaque cabane a deux entrées ou sorties, l'une par derrière, l'autre par devant, et une multitude de *jours*, afin de permettre à l'oiseleur de bien voir tout ce qui se passe autour de lui.

J'ai vu dans le département du Nord une pipée admirablement aménagée, qui avait au centre un très-bel arbre de forme champignon, aux branches assez basses ; puis tout autour une charmille à allées en étoiles, aboutissant d'un côté à un routin circulaire, et de l'autre à cet ornement de la forêt, au pied duquel l'oiseleur avait dressé sa cabane. Tout le long de ces allées étaient dressées des perches ou plians sur lesquels étaient implantés les gluaux, à dix ou douze centimètres en avant du bocage taillé comme une charmille de Versailles.

Le chêne du milieu — c'était un vétéran de la forêt qui avait poussé en largeur et non point en hauteur — avait été soigneusement élagué de façon à laisser l'extrémité des branches feuillues, et sur le reste étaient tendus les gluaux. Il était isolé d'environ cinquante pas du taillis en charmille.

Mon camarade de chasse avait cinq ou six chouettes qu'il plaçait de ci de là dans toute l'étendue de sa pipée ; mais ce qui faisait sa force, c'était une habileté sans pareille pour *frouer*, et les oiseaux s'y laissaient facilement tromper.

Les premiers oiseaux qui répondaient à son appel étaient les rouges-gorges, les mésanges, les roitelets ; puis approchaient les pinsons, les geais, les merles, les piverts, les fauvettes, les verdiers, les bruants, les moineaux, les gros-becs, les rossignols, les corbeaux et plusieurs espèces d'oiseaux de proie diurnes.

Lorsqu'il voulait garder pour la volière quelques-uns des oiseaux pris, il les saupoudrait de cendres fines ou de sable impalpable et laissait le prisonnier dans cet état-là, pendant toute une nuit. Le lendemain il battait des jaunes d'œufs et, prenant une plume, il enduisait la partie saupoudrée avec cette colle jaune. Le jour suivant il se servait de la même façon et au même endroit d'un composé de beurre et de lard fondu, puis enfin quelques heures après il employait l'eau tiède et essuyait l'oiseau avec un linge sec. Le tour était fait.

La glu est une substance végétale, visqueuse et très-tenace faite avec l'écorce de houx qui est préparée au mois de juin, à l'époque où la sève monte dans les branches.

Quant aux gluaux, je pense qu'il n'est aucun de mes lecteurs qui ne sache que ce sont des petites baguettes enduites de glu, que l'on pose dans les coches ou entailles pratiquées dans les *plians*.

Lise, venez au bois : c'est l'heure des pipées...



E. KRUGER, PINXIT & LITH.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR, PARIS.

LA PIPÉE.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

LE ROI DE NOS FORÊTS.
LE GROS GIBIER AU CLAIR DE LUNE.
LA HARDE DE CHEVREUILS.
LES DAIMS.
LE DIX-CORS EN FAMILLE.
LES CHAMOIS.

UNE COMPAGNIE DE SANGLIERS.
LE REPAS DE LA LOUTRE.
MAITRE RENARD.
LE TROU DES BLAIREAUX.
LES LIÈVRES SUR LA NEIGE.
UNE COUVÉE DE PERDRIX.
LES FAISANS AU GAGNAGE.

LA CROULE DES BÉCASSES.
LES BÉCASSINES.
LE COQ DES BOIS.
LES COLS-VERTS.
LES COMBATTANTS.
OIES ET CANARDS SAUVAGES.
LA PIPÉE.







